

Rosanna Carteri

Archivi Web

Anno 1963

Cronologia delle recite
Album fotografico
Rassegna stampa
Documenti vari

Rosanna Carteri - Archivi Web

Anno 1963
Cronologia delle recite

Gennaio 1963

La Bohème - Giacomo Puccini - Mimì

Bologna - Teatro Comunale

con: Dora Gatta, Ruggero Bondino, Giulio Fioravanti, Franco Bordoni, Silvio Maionica
Direttore Napoleone Annovazzi

19 gennaio 1963

La Bohème - Giacomo Puccini - Mimì

Nizza - Théâtre Opéra

con: Viviane Barthelemy, Doro Antonioli, Oragio Gualtieri
Direttore Jean Périsson

2 febbraio 1963

Messa da Requiem - Giuseppe Verdi

Parigi - Théâtre des Champs Elysées

con: Consuelo Rubio, James King, Nicolai Ghiaurov
Direttore George Prêtre

8, 10, 12, 20 e 23 febbraio 1963

Il Linguaggio dei Fiori - Renzo Rossellini - Donna Rosita/Debutto

Milano - Teatro Piccola Scala

con: Anna Novelli, Luisa Malagrida, Fedora Barbieri, Alvinio Misciano, Rolando Panerai, Franco Calabrese, Franco Ricciardi
Direttore Piero Bellugi (prima rappresentazione assoluta)

28 febbraio e 1 marzo 1963

La Bohème - Giacomo Puccini - Mimì

Cremona - Teatro Ponchielli

con: Limbania Leoni, Luciano Saldari, Attilio D'Orazi, Andrea Mineo, Alessandro Maddalena
Direttore Giuseppe Morelli

31 marzo e 2 aprile 1963

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

Cagliari - Teatro Lirico

con: Luciano Pavarotti, Walter Alberti
Direttore Ugo Rapalo

21, 23 e 25 maggio 1963

Faust - Charles Gounod - Margherita

Ginevra - Grand Théâtre

con: Lucienne Delvaux, Nicolai Gedda, Eric Tappy, Gabriel Bacquier, Boris Christoff
Direttore Jean Fournet

8, 11 e 16 giugno 1963

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

Venezia - Teatro La Fenice

con: Aldo Bottion, Mario Sereni, Angelo Nosotti
Direttore Nicola Rescigno

25 giugno 1963

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

Siviglia - Teatro Lopez de Vega

con: Nicola Tagger, Piero Cappuccilli
Direttore Bruno Rigacci

27 giugno 1963

La Bohème - Giacomo Puccini - Mimì

Siviglia - Teatro Lopez de Vega

con: Anna Maccianti, Renato Cioni, Marco Stecchi, Julio Catania
Direttore Bruno Rigacci

7 e 9 settembre 1963

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

Adria - Teatro Comunale

con: Regolo Romani, Licinio Montefusco, Franco Taino, Camillo Righini, Maria Scatena
Direttore Franco Patané

22 settembre 1963

Concerto

Merano - Kursaal

con: Giuseppe Campora - Orchestra di Cura
brani da: Otello, La Traviata, Lohengrin, Manon (duetto 1° atto)
Direttore Giacomo Savini
Celebrazione per il 150° anniversario della nascita di Giuseppe Verdi e Richard Wagner.

24 settembre 1963

La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery

Lugano - Teatro Kursaal

con: Enzo Tei, Attilio D'Orazi
Direttore Umberto Vedovelli

19 e 21 novembre 1963

Il Linguaggio dei Fiori - Renzo Rossellini - Donna Rosita

Monte Carlo - Opéra

con: Luisa Malagrida, Fedora Barbieri, Alvinio Misciano, Rolando Panerai, Franco Calabrese
Direttore Piero Bellugi

30 dicembre 1963 e 1 gennaio 1964

Manon - Jules Massenet - Protagonista

Parma - Teatro Regio

con: Giuseppe Campora, Renato Cesari, Alfonso Marchica, Oslavio Di Credico, Ernesto Vezzosi
Direttore Francesco Molinari Pradelli

Rosanna Carteri - Archivi Web

Anno 1963
Album fotografico

1963-02 – Il Linguaggio dei Fiori – Renzo Rossellini – Donna Rosita/Debutto – Milano – Teatro Piccola Scala



1963-02 – Il Linguaggio dei Fiori – Renzo Rossellini – Donna Rosita/Debutto – Milano – Teatro Piccola Scala



1963-06 - La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery - Venezia - La Fenice



1963-06 – La Traviata – Giuseppe Verdi – Violetta Valery – Siviglia – Teatro Lopez de Vega



1963-09 - La Traviata - Giuseppe Verdi - Violetta Valery - Lugano - Teatro Kursaal



Rosanna Carteri - Archivi Web

Anno 1963
Rassegna stampa

CORRIERE INTERNAZIONALE DEL TEATRO

Rosanna Carteri



"Mimì" splendida a Nizza è passata al Comunale di Bologna, ancora in « Bohème »:

« *Carlino sera* » 7-1-63:

Lirica di lusso
per la stagione bolognese

« Bohème » al Comunale: pubblico alle stelle

ROSANNA CARTERI
applauditissima Mimì

« Rosanna Carteri, la squisita artista ha impersonato la figura di Mimì con l'arte squisita del canto, la incisiva flessuosità della voce e con l'intelligenza artistica che fa di lei una delle più ricercate e apprezzate interpreti della scena lirica ».

Ai primi di febbraio interpreterà la nuova opera di Renzo Rossellini « Linguaggio dei fiori » che andrà in scena alla Scala con la regia di Margherita Wallmann. Inoltre canterà il « Faust » a Ginevra, poi sarà a Nizza ed infine all'Arena di Verona, sua città natale.

L'ESPOIR - Samedi 19 Janvier 1963

« LA VIE DE BOHÈME » A L'OPERA

Les amours de Rodolphe et de Mimi, la liaison orageuse de Marcel et de Musette, l'œuvre de Puccini dont Ravel admirait l'orchestration, attirent toujours de très nombreux amateurs du vérisme italien. Aussi c'est un public avisé et fervent qui, hier soir à l'Opéra, s'est montré satisfait de la reprise de « la Vie de Bohème ».

Rosanna Carteri, après son succès remporté sur cette même scène dans « la Traviata », après avoir brillamment créé l' « Opéra d'Aran » à Paris, a été longuement ovationnée pour sa sensible interprétation du rôle de Mimi. Sa voix généreuse, savamment conduite, a donné tout le relief nécessaire au grand air du premier acte « Si, mi chiamano Mimi ». En grande artiste, Rosanna Carteri sait communiquer cette résignation, ce désespoir de l' « Addio » de la Barrière d'Enfer et joue parfaitement la dernière scène de l'ouvrage.

Aldo Filistad devait être Rodolphe. Souffrant, il fut remplacé, au pied levé, par Doro Antonioli qui apporta beaucoup de conscience pour donner au rôle du poète tout son caractère humain. Sa voix aux belles notes chaudes dans le médium manque cependant d'ampleur dans l'aigu qui est parfois « tiré » (nous pensons au premier acte).

Viviane Barthélemy est une agréable Musette chantant avec beaucoup d'éclat la valse du quartier Latin « Men vo seletta per la via ».

Orazio Gualtieri a composé le peintre Marcel, bien dans la tradition, tandis que Robert Geay est un philosophe très sensible : son air « Vecchia zimarra » lui valut des applaudissements mérités. Victor Autran n'était pas, pour le chant, dans un de ses meilleurs jours. Carlo Silverio (Benoit), Paul Mouron (Saint-Phar), Jean Laurenti (Parpignol) et Charles Ravelet (le Douanier) complétaient la distribution.

Les chœurs chantant en italien, la mise en scène bien en place de Léon Ferly contribuèrent au succès.

Dans la partition de Puccini, les contrastes de joie et de misère du dernier acte ont été mis en valeur par Jean Périsson à la tête de l'orchestre philharmonique.

Une très agréable soirée.

M. COURET.

NICE-MATIN — Samedi 19 Janvier 1963

A l'Opéra de Nice

LA VIE DE BOHEME

avec Rosanna CARTERI

La présence — entendue dans le sens le plus complet du terme — de Rosanna Carteri vaut, à elle seule, qeu l'on aille voir cette « Vie de bohème ». On ne saurait rêver plus parfaite Mimi. Intensité dramatique, vérité du style, perfection vocale, émotion scénique, à-propos dans le costume, tout est ici réuni.

Doro Antonioli a fourni à la grande artiste une fort bonne réplique dans le rôle de Rodolphe. Intelligente Musette, juste de ton, de Viviane Barthélemy. Rôles de composition bien compris et tenus par Orazio Gualtieri, qui était Marcel, Robert Geay qui était Colline, Victor Autran, qui était Schaunard.

La mise en scène de Léon Ferly s'est appliquée — et elle y a réussi — à souligner les mille et un petits détails qui expliquent comment l'œuvre de Puccini a su profiter des leçons de vérisme, en le tempérant dans ses excès. Sous la direction de Jean Périsson, l'orchestre a parfaitement défendu la partition, achevant par là le succès de la soirée.

J. M.

Dimanche 3 Février 1963
LE JOURNAL DU DIMANCHE

Sous la baguette de Georges Prêtre

Quatre «grands» du chant dans le Requiem de Verdi

CINQ vedettes du chant sont aujourd'hui à Paris. Les quatre premières sont réunies sous la baguette de Georges Prêtre, pour interpréter le « Requiem » de Verdi à la Société des Concerts. La cinquième sera la soliste des Concerts Lamoureux ; c'est Rita Streich qui prouvera dans des pages de Mozart, Donizetti et Rossini la variété de son talent.

Quatre grandes voix pour servir le **Requiem** de Verdi : deux chanteuses célèbres, Rosanna Carteri, qui fut l'héroïne récente de **L'Opéra d'Aran**, et Consuelo Rubio, associées à deux chanteurs moins connus du public français : Nicolaï Ghiaurov et James King.

Ghiaurov et King ont fait tous deux sensation au Festival de Salzbourg en 1962, le premier précisément dans le **Requiem** de Verdi, le second en interprétant **Iphigénie en Aulide**. (Ce concert sera retransmis sur France III et France IV.)

Mais, en cette journée parisienne de bel canto, les amateurs de piano ne seront pas pour autant brimés. A leur intention, Geneviève Joy jouera le **Concerto da camera**, de Daniel Lesur, aux Concerts Oübradous ; Annie d'Arco sera la soliste du **Concerto** de Schumann, sous la direction du jeune chef Pierre Merle-Portalès, à Pasdeloup, et le pianiste argentin Bruno Gelber, l'élève préféré de Marguerite Long, exécutera le **Concerto « L'Empereur »**, de Beethoven, à Colonne.



5 Février 1963

FRANCE-SOIR

● AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

ROSANNA CARTERI CHANTE VERDI

ENFIN, une occasion vraiment sérieuse de juger à sa juste valeur le talent de Rosanna Carteri. Nous l'avions entendue en octobre, dans l'« Opéra d'Aran ». Nous venons de l'entendre, hier, dans le « Requiem » de Verdi, joué de façon magistrale, par la Société des Concerts, au Théâtre des Champs-Elysées.

Dominer avec aisance les quelque deux cents musiciens de la chorale Elisabeth Brasseur et de la Société des Concerts implique un volume de voix peu commun. Celui de Rosanna Carteri s'amplifie d'ailleurs d'année en année. Sa musicalité et son intelligence innées font de cette chanteuse un des tout premiers sopranos.

Consuelo Rubio, contralto, N. Gjaurov, basse, Jame King, ténor, nous ont valu une audition exceptionnelle de ce « Requiem ». Georges Prêtre sut le conduire à la place exacte, à mi-chemin de la musique sacrée et des splendeurs profanes de l'opéra. Tout Verdi était là.

Jean COTTÉ.

L'ARENA Domenica 10 febbraio 1963

LA POESIA DI LORCA NELLA VOCE DELLA CARTERI



MILANO — Grande successo ha ottenuto alla « Piccola Scala », l'altra sera, l'opera « Il linguaggio dei fiori » di Renzo Rossellini. Interpreti d'eccezione Rosanna Carteri, Fedora Barbieri e Alvino Misciano. La novità musicale, tratta da una poesia di Garcia Lorca, è stata diretta dal maestro Bellugi. Nella foto Rosanna Carteri insieme a Renzo Rossellini

«Première» alla Piccola Scala

«Linguaggio» di Rossellini

Stasera in scena una novità assoluta diretta da Piero Bellugi - Interpreti principali sono: Rosanna Carteri, Luisa Malagrida, Fedora Barbieri



Va in scena questa sera alla Scala una novità assoluta di Renzo Rossellini, *Il linguaggio dei fiori* ovvero *Donna Rosita nubile*, opera in tre atti derivata dall'omonimo poema granadino del celebre poeta spagnolo Federico Garcia Lorca tradotto da Vittorio Bodini. Lavoro recentissimo, quest'opera è la quinta del compositore romano; tra l'altro, è quello la, nella casa delle rose, a ricordare un tempo felice.

Intanto, ieri sera, la seconda di *Bohème* ha avuto un nuovo, pieno successo. Lunedì, grossa novità: la *Lulù* di Berg con l'Opera di Amburgo. Infine, *forfait* di Karajan per la *Bohème* di domenica: dirigerà Sanzogno. Ma era previsto.

(Nella foto sopra: Rosanna

STASERA IN SCENA UNA NOVITA' ASSOLUTA

PICCOLA: I FIORI DI ROSSELLINI



PICCOLA SCALA — Rosanna Carteri, a sinistra, protagonista del «Linguaggio dei fiori» di Rossellini, con Fedora Barbieri che interpreta la parte della governante, in una scena del primo atto dell'opera.

IL LINGUAGGIO DEI FIORI
di Renzo Rossellini
DIRETTORE: Piero Bellugi:
regia di Margherita Wallmann;
bozzetti e figurini di Georges Wakhevitch
INTERPRETI: Rosanna Carteri, Fedora Barbieri, Alvinio Misciano, Rolando Panerai, Luisa Malagrida, Anna Novelli, Jeda Valtriani, Annamaria Cavallini, Angelina Arena, Margherita Benetti, Stefania Malagù, Franco Calabrese, Jolanda Di Tasso, Edith Martelli, Maddalena Bonifaccio, Franco Ricciardi, Carlo Forti e Walter Gullino.

Va in scena questa sera alla Piccola Scala, in prima rappresentazione assoluta, «Il linguaggio dei fiori» di Renzo Rossellini.

L'opera è basata sul «poema granadino» di Federico Garcia Lorca — traduzione italiana di Vittorio Bodini — «Donna Rosita nubile». Per la seconda volta, dunque, il musicista romano si accosta a un rilevante testo letterario contemporaneo per un'opera lirica. Nel 1961, infatti, approntò una riduzione per melodramma di «Uno sguardo dal ponte» di Arthur Miller, andato in scena all'Opera di Roma con la regia del fratello Roberto. La collaborazione artistica tra i due fratelli è, del resto, di lunga data ed inizia nel 1941 con la colonna sonora del film «La nave bianca» per giungere a titoli rilevanti come «Roma città aperta», «Paisà» e «Germania anno zero».

Renzo Rossellini è giunto relativamente tardi al teatro, dopo aver composto molta musica sinfonica e qualche balletto. Ha scritto due drammatiche partiture, con proprio libretto, «La guerra» e «Il vortice», su temi di scottante attualità sociale. Poi è venuto un esperimento di opera televisiva con «Le campanelle di Alba», in cui si ritrovano molti degli stessi temi qui trattati (la solitudine della donna condannata a sfiorire senza amore) e liricamente sofferti.

Una nota di curiosità nell'attuale realizzazione della Piccola Scala è offerta dalla presenza di tre protagonisti di un'altra recente novità lirica: l'«Opéra d'Aran» di Béricaud. La regia, infatti, è della stessa Wallmann e protagonisti sono qui, come a Parigi, il soprano Rosanna Carteri e il tenore Alvinio Misciano.

E' la prima opera di Renzo Rossellini che viene rappresentata in una stagione scaligera.

l. r.

...rey. E' sta... ...ntagne che ...on emozione ...enuto. Ed a ...si riferiva ...Audrey Hepburn enumerando, all'inizio della conversazione, le ragioni della sua stanchezza.

LA GRANDE SCELTA

«Sono una delle attrici meglio pagata d'America», ha detto ancora, «gli ultimi miei film mi hanno portato la gloria, ho un marito adorabile, eppure non mi sento tanto felice».

Occorre però tener conto

...esitazione nel coniugare i verbi. «Non dimentico che la mia fortuna è incominciata in ... ...se, alla sua gente, alla sua lingua. La parrucchiera ed il truccatore di quei film erano diventati i miei migliori amici ed i miei volenterosi professori d'italiano. Da quel giorno li ho sempre portati con me, in Messico come ad Hollywood. Con loro sono giunta a parlare un italiano quasi perfetto, perchè non ho paura di sbagliare. Invece quando sono assediata dai giornalisti, con le penne puntate contro di me, mi smarrisco ed infilo una papera dopo l'altra. Allo...

IL MESSAGGERO — Sabato 9 Febbraio 1963

IERI SERA ALLA «PICCOLA SCALA» DI MILANO

«Il linguaggio dei fiori» una novità di Renzo Rossellini

L'opera rappresenta un'importante svolta nell'arte del compositore romano passato dal realismo alla pura poesia - Il felice impianto del lavoro documentato dalla diversa e studiata impostazione dei tre atti

(Dal nostro inviato)

Milano, 8 febbraio

Nel musicare il testo del «Linguaggio dei fiori» («Donna Rosita nubile», di Federico Garcia Lorca, Renzo Rossellini ha soprattutto voluto fare opera di poesia, dimostrando — a quanti lo hanno accusato di insistere troppo sul neo-realismo — che le preferenze letterarie, dipendenti da particolari stati d'animo, interessano soltanto i lineamenti esteriori dell'opera d'arte. Con questo nuovo lavoro, non c'è dubbio, la sola realtà esistente è quella poetica, sgorgante dalla commedia borghese «mezza tinta» alla quale il Lorca riservò tutte le sue attenzioni dopo una larga esperienza di vita e d'arte.

Dove dobbiamo ricercare il tema fondamentale della nuova opera? Nella vita di un fiore, in quella «rosa mutabile» che Moreno Villa propose al suo amico Garcia Lorca. E' a questo tema che Rossellini ha dato corpo musicale. Si tratta di un fiore rosso al mattino, bianco nel pomeriggio e sfatto la sera, fiore che si identifica con Rosita: sullo sfondo di una Spagna coloristica nella quale si intrecciano melodie e ritmi largamente variati, in un ambiente carico di profumi, tutto procede su di un tappeto di petali. «Poema granadino diviso in vari "giardini", con scene di canto e ballo», dove una corolla assume l'aspetto di un pensiero. E in queste pagine ritroviamo quei trepidi sospiri che lo stesso Rossellini - scrittore manifesta per un pino minacciato di morte o per un usignolo che non canterà più nel suo giardino, dimostrandosi che, come ai tempi di Rosita, esiste ancora qualcuno che ama le cose belle che la natura ci ha regalato. Lavoro, quello di Garcia Lorca, «fine di secolo»? E che importa se i sentimenti che lo ispirano sono sinceri e dunque eterni? Non dimentichiamo che il poeta scrisse «Rosita nubile» alla chiusa della sua vita, circondata dalle sue opere migliori. Il tema musicale della protagonista è mutabile come la rosa di Moreno Villa, e Rossellini lo usa con numerose gradazioni, non dimenticando il nesso, tutto lorchiano, tra fiore e carne, e rispettando il significato — tutto lorchiano ancora — dell'accettata rinunzia della donna giovane e bella, che non prevede alcun atteggiamento violento. Ma non si dimentichi che il fiore coltivato nel giardino di Granada, considerato dal poeta come espressione di sterilità, viene elevato dal Rossellini a supremo elemento di fede e d'amore. E così il nascosto senso del Lorca viene ancor più nobilitato e ingentilito.

Per raggiungere tutto questo, Rossellini, coraggiosamente, lavora di melodia, in tempi in cui — per la melodia — si nutre una così grande diffidenza da far pensare alla paura di non saperla creare. Doveva comportarsi così, e non soltanto perché la sua personalità glielo imponeva ma anche perché tutta la produzione di Lorca invoca la musica. Amico di Manuel De Falla, lo stesso Lorca tentò brevi stesure musicali di estrema delicatezza. Rossellini ha riespresso lo stesso desiderio realizzandolo con squisita sensibilità, con assoluta personalità, come fa ben comprendere la pagina «Quando rischiude al mattino», l'avvincente scena di insieme «Ciò che dicono i fiori» l'inattesa ed efficace chiusa del secondo atto e la delicata melodia «Era sbocciata una rosa». Qui siamo nell'ispirazione più spontanea e sincera, e chi non lo comprende si batta pure il petto.

Questa importante impostazione scenico-musicale suggerisce l'approfondimento di tre aspetti squisitamente musicali: la definizione dei personaggi, il taglio di alcune scene e il contrapporsi dei tre atti. Rosita è tutto nell'opera. La sincerità del suo amore cozza contro l'indifferenza del cugino. Nella musica tutto ciò è espresso, come ben dimostra la stessa entrata del giovane dove si avverte che qualcosa sta per accadere. I ciechi amori della zia per la nipote e dello zio per i fiori ritrovano un equilibrio nella «saggezza» della governante. Ebbene, questi tre personaggi godono di un'interpretazione musicale del tutto diversa, anche se nel commovente duetto degli innamorati sembrerebbe che l'amore dovesse concordemente palesare aspetti eterni.

Ma si osservino le scene, originalissime, delle tre Manole, delle due sorelle Aiole e delle tre zitelle: in essa la musicalità è così viva da far pensare che il palcoscenico della Piccola Scala risulti fin troppo ristretto, la giocondità degli accenni danzati e delle canzoni, l'attesa per l'arrivo del postino, la varietà dei sentimenti che si susseguono alla notizia del prossimo matrimonio «per procura» sono affermazioni di chi possiede l'intuito del teatro, un intuito che non si acquista, ma che è innato nel creatore. Una prova più convincente di questo possesso è data dalla diversa, contrastante, riuscitissima impostazione dei tre atti, e in particolare del secondo che fa da ponte tra la giolosità profumata e commossa del primo atto e la tragicità del terzo. Dall'ebbrezza di una serra profumata alla buia e deserta stanza invasa dal vento e dalla pioggia, col terrificante sbattere delle porte e delle tende corrose. Dall'amore e dalla melodia spontanea e ammaliante di Rosita, all'irrimedia-

IL MESSAGGERO — Sabato 2 Febbraio

NOVITA' ALLA PICCOLA SCALA



Rosanna Carteri sarà la protagonista dell'opera di Renzo Rossellini «Il linguaggio dei fiori», ispirata ad un racconto di Garcia Lorca, che si rappresenterà in prima mondiale alla Piccola Scala di Milano l'8 febbraio prossimo



1963-Teatro alla Scala di Milano-R.Rossellini-Il linguaggio dei fiori
Alvinio Misciano e Rosanna Carteri

IL GAZZETTINO

IN PRIMA ALLA PICCOLA SCALA

Vivo successo di Rossellini col «Linguaggio dei fiori» di Lorca

(DAL NOSTRO INVIATO SPECIALE)
Milano, 8 febbraio

Costellazioni infauste dovevano incombere su Granada nel remoto 1898, quando Garcia Lorca aperse gli occhi alla gran luce dei cieli di Spagna: il piombo dei falangisti stroncò, sugli inizi della guerra civile, la giovane e operante esistenza del cantore del « Romancero andaluso », in uno di quegli atti di sanguinaria follia che non trovano giustificazione o attenuante alcuna. E ancora, dopo la scomparsa dell'artefice, la poesia umana e dolente di Garcia Lorca era assunta come materiale di sperimentazione *in corpore vili* dagli oltranzisti della musica, che ne polverizzavano i versi e le parole, proiettando le atomizzate sillabe per il pentagramma, nei più assurdi e strazianti intervalli, in una cinica e raziocinante distruzione dei valori poetici e formali.

Tono crepuscolare

La sorte pietosa risparmiò a Garcia Lorca — che, legato da fraterna amicizia a Manuel De Falla, era a sua volta musicista sensibile — di assistere alle alchimie operate sul corpo vivo della sua poesia. Nè potè conoscere e valutare le trasposizioni sulla scena lirica dei suoi drammi teatrali, limitate sin qui — oltre al radiofonico « Don Pirlimplin » di Bruno Maderna — a due versioni delle « Nozze di sangue », dovuta l'una al dodecafonico austriaco Alexander Spitzmüller, e l'altra al tradizionalista argentino Juan José Castro. Alle quali s'è aggiunto stasera, nella raccolta cornice della Piccola Scala, il nuovissimo « Linguaggio dei fiori », ossia « Donna Rosita Nubile », del musicista romano Renzo Rossellini.

Nella produzione teatrale di Garcia Lorca « Il linguaggio dei fiori » occupa un posto a sè, staccandosi dalla tesa drammaticità, per cedere il passo a sottili notazioni psicologiche, a un tono di crepuscolare e soffuso intimismo che richiama a più tratti il teatro di Anton Cecov. Non v'è nemmeno una vera e propria vicenda, sostituita dai delicati trapassi — nel volgere di un trentennio — degli stati d'animo di Donna Rosita, una fanciulla spagnola tenacemente quanto vanamente fedele al fidanzato lontano, che un bel giorno farà sapere d'esser passato con disinvoltura ad altre nozze. Onde, nell'ospitale casa degli zii, Rosita sfiorirà lentamente, consumata dall'attesa: precisamente come la « rosa mutevole », rossa al mattino, bianca nel meriggio e reclinante alla sera, che lo zio di Rosita coltiva con affettuosa mania nel giardinetto domestico.

Inconsueto, e felicemente risolto, l'assunto di Garcia Lorca nell'affrontare i toni della commedia, nel prospettare l'ambiente di una borghese famiglia spagnola a cavaliere fra l'Otto e il Novecento, con i relativi mutamenti di fogge e di abbigliamenti, persistendone invece immutata la mentalità. E altrettanto inconsueto, e altrettanto felicemente risolto, il compito affrontato da Renzo Rossellini, sin qui avvezzo a tinte di marcata drammaticità: quale scaturisce ad esempio, dalla angosciosa agonia di un sommergibile, nelle televisive « Campane », o dalle contese dei bassifondi di Nuova York in « Uno sguardo dal ponte ».

E' proprio a contatto con la commedia, e cioè con i due primi atti del « Linguaggio dei fiori », prima che questo volga ad accorata elegia quando l'ormai cinquantenne Rosita sta per abbandonare la casa pignorata, che Rossellini ha raggiunto i risultati più suadenti, accostandosi a Garcia Lorca con umiltà devota, e lasciando che la commedia vivesse di vita propria, non soverchiandola, ma accortamente integrandola con la sua musica; seguendo, in certo senso, l'esempio di Wolf-Ferrari a contatto con l'arte goldoniana o, in tutt'altro campo, di Alban Berg di fronte al dramma acceso di Georg Büchner. E abbandonando, al tempo stesso, quelle compiacenze illustrative da « colonna sonora » che la lunga pratica con il cinema aveva talora indotto nelle sue precedenti opere.

Tradizionale e familiare, ma non per questo meno efficace, il linguaggio di Rossellini: evitando con intelligenza le insidie di un oleografico e facile spagnolismo, limitato ad alcuni misuratissimi tocchi, il maestro romano s'è attenuto a un discorso pianamente melodico, che non ignora i traguardi pucciniani (e anche per l'analogia della lunga attesa, una sorta di pedale *alla Butterfly* sottende lo svolgersi dell'opera) e si colora insieme, specie nell'ultimo atto, di pizzettiani accenti meditativi; ma che sovratutto si svolge in congeniale risonanza con la poetica di Garcia Lorca, cogliendone le allusioni e i sospiri, colorendone le prospettive ambientali nell'amabile ironia evocativa di una famiglia spagnola del buon tempo andato.

Sotto ogni aspetto esemplare l'esecuzione primogenita di stasera: e per le cure attente del direttore Pietro Bellugi, che ha saputo contemperare e amalgamare le scopertissime voci della scena con la sotterranea orchestra della Piccola Scala; e per la regìa di Margherita Wallmann, che dalle vistose scene di massa cui è avvezza, è trascorsa con fortuna a un minuzioso lavoro di concertazione dialogica dalle goldoniane risonanze animando di luci e di intenzionali riflessi la bella scena di Georges Wakhevitch; e per il concorso di una eletta schiera di interpreti, tutti prodigatisi con esemplare misura.

Prestigioso terzetto

Chè se « Il linguaggio dei fiori » poco concede ai ruoli maschili — epperò ricordiamo il tenore Alvino Misciano, limpido e signorile nelle effusioni del fidanzato, e il baritono Rolando Panerai, spontaneo caratterista nei panni dello zio floricoltore, e il basso Franco Calabrese nell'accessoria figura del vecchio maestro di scuola — l'opera si appoggiava a un prestigioso terzetto femminile: il soprano Rosanna Carteri, delicata e appassionatamente dolente interprete del personaggio di Rosita, nell'arco del progressivo trapasso dalla giovinezza ingenua alla stanca e delusa maturità; il mezzo soprano Fedora Barbieri, gustosa e burbera governante, induttrice di falstaffiani echi alla Quickly; e il mezzo soprano Luisa Malagrida, materna e sollecita zia di Rosita; mentre nello stuolo delle minori interpreti femminili si segnalava la terza delle zitellone, il mezzo soprano Stefania Malagù.

Assai festosa cronaca della serata: l'aristocratico pubblico della Piccola Scala ha accolto lo spettacolo con una trentina di calorose chiamate particolarmente espansive all'indirizzo dell'autore, del direttore, della regista dello scenografo e degl' interpreti tutti.

Guido Piamonte

"Il linguaggio dei fiori" alla Piccola Scala

9-10 febbraio 1963 — La Notte

Non c'è rosa senza spine



Tre degli interpreti del «Linguaggio dei fiori»: (da sinistra) Rosanna Carteri, Rolando Panerai e Fedora Barbieri nei costumi di scena di Wakhevitch.

«Il linguaggio dei fiori» di Renzo Rossellini, che la Piccola Scala ha presentato ieri sera in prima rappresentazione assoluta, costituisce il secondo incontro del musicista romano con un impegnativo scrittore contemporaneo, dopo «Uno sguardo dal ponte» tratto dal violento dramma di Arthur Miller. La base letteraria era offerta questa volta dal "poema granadino" di Garcia Lorca «Donna Rosita nubile», che non è forse uno dei massimi esiti della drammaturgia lorchiana, nella sua fragile impalcatura crepuscolare. Lo stesso poeta spagnolo ha definito la sua «una commedia borghese di mezza tinta nella quale si stemperano la grazia e l'eleganza dei tempi andati e di epoche diverse». La vicenda della zitella che sfiorisce lentamente, nella inutile attesa di un amore impossibile, è condotta — con una evidente simbologia simmetrica — parallelamente a quella della permutazione botanica di una rosa «vermiglia come il sangue» al mattino e «bianca come il sale» alla sera.

Renzo Rossellini, musicando il testo lorchiano nella sua interezza, ha sottolineato questo clima di estenuato romanticismo, ricorrendo agli stilemi dell'opera italiana a cavallo del Novecento, come è ormai nella sua tradizione di compositore saldamente agganciato alla tradizione del melodramma «popolare», per usare una definizione che gli è cara. Un continuo pedale pucciniano accompagna lo svolgersi dell'opera e sembra accentuarsi col trascorrere degli atti, quando intervengono anche analogie di racconto tra la vicenda della vana attesa di Rosita e quella di Butterfly che aspetta il «fil di fumo».

Naturalmente non possono mancare neppure riferimenti di linguaggio spagnoli, particolarmente nei movimenti di danza che chiudono festosamente il secondo atto. Tuttavia siamo lontanissimi qui da una temperie iberica, così come l'hanno concepita musicisti che pure non erano concittadini di Cervantes. Il profumo dei giardini di De Falla qui non si avverte e Granada è assente, malgrado la esplicita indicazione geografica del sottotitolo. Siamo invece di fronte a un generico «liberty» paneuropeo e questo stile «floreale» è suggerito, anche letteralmente, dalla greve, estenuante presenza della serra di rose sullo sfondo.

La regista Margherita Wallmann e lo scenografo Georges Wakhevitch sono entrati in questo cerchio crepuscolare, costruendo un salotto un po' gozzaniano in cui trascorrono le patetiche sottane a campana delle zitelle, e si ode il loro melanconico chiacchiericcio. Su questo interno borghese si avverte, di atto in atto, l'evolversi del dramma. Dalla chiarità mattinale del primo atto si passa così al crepuscolo del secondo, fino alla desolazione del terzo, quando la tempesta simboleggia scopertamente la rovina della casa che le donne debbono abbandonare. Una messinscena assai attenta a cogliere i valori intimisti del testo, a sottolinearne il fragile respiro lirico.

Il giovane direttore d'orchestra Piero Bellugi, ha posto nel dovuto risalto, nella sua chiara concertazione, l'espanso melodismo della partitura, assecondato da una egregia compagnia di canto, quasi totalmente composta da elementi femminili. Rosanna Carteri ha offerto a Rosita le sue magnifiche doti vocali e il suo intenso temperamento drammatico, mentre Fedora Barbieri è stata una Governante che ha sofferto la varia umanità del suo personaggio con bella sensibilità. Lodevole, nella sua breve parte, il tenore Alvinio Misciano, cantante e attore di rara intelligenza. Tutte encomiabili le componenti del folto «cast» femminile: Luisa Malagrida, Stefania Malagù, Angelina Arena, Edith Martelli, Anna Novelli, Jeda Valtriani, Annamaria Cavallini, Margherita Benetti, Jolanda Di Tasso, Maddalena Bonifaccio. Ricordiamo il sempre ottimo caratterista Rolando Panerai ed ancora Franco Calabrese, Franco Ricciardi, Carlo Forti e Walter Gullino.

Il successo della serata è stato assai caloroso. Si sono registrate complessivamente una ventina di chiamate. La protagonista Rosanna Carteri ha ottenuto anche alcuni applausi a scena aperta. Con il direttore, la regista, lo scenografo e gli interpreti, si è presentato numerose volte alla ribalta anche il compositore, assai festeggiato dall'elegante pubblico che esauriva quasi totalmente la Piccola Scala.

Vice

CRONACHE DELLA CITTÀ — Cremona — LA PROVINCIA - Pagina 5
Venerdì - 1 marzo 1963

TUTTO ESAURITO PER L'INAUGURAZIONE DELLA STAGIONE LIRICA AL PONCHIELLI

Il dramma di Mimì ha commosso ancora

La "Bohème„ ha trovato in Rosanna Carteri una eccellente interprete - Calorosissime accoglienze anche a tutti gli altri artisti da parte di un pubblico festoso ed entusiasta - Questa sera alle 21 "Iris„ di Pietro Mascagni con Magda Olivero



ROSANNA CARTERI



LUCIANO SALDARI



LIMBANIA LEONI

Non c'è nessuna meraviglia se, ancora una volta, una stagione del nostro Ponchielli è stata inaugurata con un'opera pucciniana. E quando diciamo Puccini la nostra mente va subito alla « gelida manina » di Mimì che tocca il cuore del pubblico sin dalle prime battute. « Bohème » fu un'opera nata fortunata anche se il suo parto fu così difficile da parte dei due librettisti Illica e Giacosa. Puccini aveva capito perfettamente quel canovaccio che, se faticò sulle rime, non faticò sul pentagramma. La musica Puccini la espresse con convinzione e con passione. Basterebbero i duetti per determinare sui due personaggi, di Mimì e di Rodolfo, tutta l'umanità che il musicista volle esprimere. E quel tocco delicato e commosso ha resistito ai tempi e alla critica.

In fondo Puccini sapeva che « Bohème » si rivolgeva al pubblico e non ai critici, a coloro che volevano della musica e non agli esteti che pretendevano il capolavoro didascalico. Si parlò anche di decadentismo del melodramma favorito da Puccini con una musica facile, piana, con una storia senza complessi, quasi ingenua. Tutto ciò fu la fortuna di « Bohème ».

Ieri sera il pubblico, che ha fatto registrare il « tutto esaurito » delle grandi occasioni, è rimasto ancorato all'umanità di quest'opera, alla sua semplicità. E' « Bohème » un teatro in musica dove, appunto, teatro e musica sono mirabilmente fusi. Basterebbe la scena del secondo atto per poter stabilire, senza tema di essere smentiti, quali erano le vere intenzioni di Puccini.

Per queste ragioni, ogni volta che Puccini si presenta alla ribalta il compito del critico diventa sempre più difficile. « Bohème » è così familiare, è così di casa per cui si stenterebbe a riconoscere una interpretazione vera da una meno sincera. Eppure ieri sera l'impressione che abbiamo avuto è stata del tutto favorevole e positiva. Ottimi interpreti, una bella e armoniosa scenografia, una regia sempre attenta anche nei più piccoli particolari, un'orchestra ha diretto la parte corale, ha realizzato, specie nel secondo atto, con bravura, gli effetti d'assieme che sono stati vivamente apprezzati e sottolineati dagli applausi.

Una edizione veramente felice che ha aperto questa stagione all'insegna dell'ottimismo e dell'entusiasmo. L'opera, che sarà replicata in mattinata domenica, con gli stessi interpreti, troverà senza dubbio il rinnovato successo che ha avuto ieri sera.

Questa sera, alle 21, a celebrazione del centenario della nascita di Pietro Mascagni, sarà rappresentata « Iris » con il famoso soprano Magda Olivero.

E. S.

L'INFORMATORE DEL LUNEDI'

1 Aprile 1963

APPLAUDITA LA «TRAVIATA»

ROSANNA CARTERI SUPERBA VIOLETTA

Ieri sera al Teatro Massimo, con «La Traviata», la brevissima stagione lirica cagliaritana ha toccato il secondo numero del cartellone, mentre il terzo ed ultimo — con «Rita» di Donizetti, «Mavra» di Strawinski e «La Guerra» di Rossellini — sarà rappresentato nel corso di questa settimana.

Una ennesima Traviata, si dice leggendo il cartellone. Poi si va a teatro e Verdi per l'ennesima volta fa il miracolo: arriva direttamente al cuore, commuove. «Ci nutrimmo di Lui come del pane» disse quel D'Annunzio che oggi, celebrandosi il centenario della nascita, viene spernacchiato dai soliti Moravia e Pasolini convenuti in un eccelso sinedrio che ha sentenziato la mancanza di cultura e d'intelligenza del poeta abruzzese, che tuttavia ,con loro buona pace, almeno per Verdi ha visto giusto. Forse la musica verdiana è proprio la più simile al nostro pane quotidiano.

Lasciamo Verdi e la Traviata, che non sono da scoprire, e riferiamo sull'esecuzione. Dopo la Caniglia, la Callas e la Zeani degli anni passati, protagonista è stata ieri Rosanna Carteri, elegante, fine, intelligente, palpitante, bella, che ha superato le grandi difficoltà vocali, interpretative, sceniche del personaggio. Devozione, passione, rassegnazione, dolore, quanto Dumas e Verdi volevano dalla loro eroina, hanno trovato espressione nella Carteri, valida nelle esposte supreme prove di agilità e pervenuta con penetrante intuito e con sapiente uso dell'intensità d'accento e del chiaroscuro del colore vocale alle richieste significazioni drammatiche, senza smarrirsi in nocive sforzature di volume. Una splendida Violetta, per doti eccellenti e molteplici che la fanno naturalmente diversa ma non inferiore alle celebri protagoniste che l'hanno preceduta. Il tenore Luciano Pavarotti ha cantato con balda sicurezza giovanile, nella pienezza dei suoi mezzi gradevoli ed educati, ed il baritono Walter Alberti ha dato al suo Germont duttilità di fraseggio e dignità di atteggiamenti. A posto, nelle parti minori, Tina Toscani, Alda Ricchi, il Pedani, il Brunelli, il Mucchietti, il Susca. Il M. Ugo Rapalo ha mirato a conservare all'opera la forza drammatica e il calore patetico che ne sono la vistilistica, ancor meglio conservata con l'uso della lingua originale nel canto dei solisti, tutti musicalmente sicuri, scenicamente rituali nei gesti e negli atteggiamenti secondo un modulo tradizionale, univoci nell'orientamento interpretativo, vocalmente dotati in grado diverso, ma tutti da elogiare per avere concorso validamente ad offride un'adeguata conoscenza di quest'opera, giunta a Cagliari ora per la prima volta. Essi erano: Aase Nordmo, S. Feiersinger, S. Colombo, I. Sardi, L. Pontiggia, Margaretha Kenney.

Il coro, impegnatissimo, ha superato brillantemente — come nella Traviata — la prova per la sua ottima preparazione, curata dal M. Riccitelli. Baccanti, Grazie, Fauni nel Tannhauser, Zingarelle, Mattatori nella Traviata si sono mossi agilmente secondo le figurazioni della coreografa R. T. Legnani. La regia delle due opere portava il contrassegno di un'impostazione bene ideata e distribuita ad opera di Enrico Frigerio. Un elogio speciale per la sua laboriosa fatica merita infine l'orchestra, colorita, animosa, risoluta. Il decoro delle scene (particolarmente belle nella Traviata e con curatissimo arredamento) e dei costumi ha degnamente completato il pregio di queste ottime edizioni delle due opere accolte con unanime e coloroso plauso.

N. F.



Parigi. La soprano Rosanna Carteri è in questi giorni in Francia, per un «recital» al teatro Montensier di Versailles: eccola con il marito, l'industriale Franco Grosoli, durante una visita all'«atelier» di Christian Dior, dove ha acquistato abiti e cappellini. Rosanna indossa qui una pelliccia di breitschwantz grigio con collo di visone.



Parigi. Rosanna Carteri prova un grazioso cappello di paglia, creazione di Dior per questa primavera. La soprano, che è considerata una delle più valide rappresentanti della lirica italiana in campo internazionale, ha trentadue anni ed è sposata dall'ottobre 1959. Ha una bambina, Marina Giulia, che compirà due anni a novembre.



Parigi. Rosanna Carteri prova una ricca vestaglia di taffetà color verde Nilo, guarnita al collo e alle maniche da una treccia dello stesso tessuto. Lo spettacolo che ha avuto come protagonista la Carteri comprendeva composizioni di Schubert, Verdi e Francis Poulenc. Quest'ultimo ha accompagnato la soprano italiana al pianoforte.



Parigi. Rosanna Carteri ammira un abito da sera bianco ricamato in nero a smerli e con la gonna in due balze. Il «recital» tenuto dalla cantante a Versailles ha avuto un vivissimo successo. La Carteri era già nota al pubblico francese per una serie di spettacoli dati l'anno scorso, quando era stata definita «la nouvelle vague» del bel canto.



ROSANNA SI VESTE DA DIOR

Parigi. Ecco il cappello che è piaciuto di più a Rosanna Carteri tra quelli della produzione Dior « primavera 1962 »: è in una sottile paglia color giallo oro. Nonostante la giovane età, Rosanna Carteri è una veterana della scena lirica italiana, avendo iniziato la sua carriera nel 1945, quando aveva appena quindici anni. Nel 1949 esordì alla Scala di Milano nell'opera « La buona figliola » di Piccinni. Da allora la sua fama è andata diffondendosi per il mondo: ora la Carteri è considerata ovunque una delle più belle e raffinate virtuose del bel canto. E' apparsa recentemente anche alla televisione in una puntata della trasmissione « Il novelliere » dedicata ad Oscar Wilde.

★ FINE ★

LIRICA

La Notte

Lunedì-Martedì 10-11 [illegible] 1963

Trionfo alla Fenice per Traviata



Luciana Novaro (regista) e Rosanna Carteri (« Violetta ») due tra i maggiori artefici del successo di Traviata alla Fenice.

La « Traviata » — tornata sabato sera, con esito felicissimo al Teatro La Fenice — appartiene, lo sappiamo, al gruppo di opere, con « Trovatore » e « Rigoletto », che formano uno dei due termini della irriducibile, quanto astratta, antitesi artistica, creata da una parte della critica verdiana.

A questa divergenza problematica e fondamentale, si aggiungono quelle singole, parziali, sull'opera.

Savinio scrisse, con la sua penna di poeta: « Quanto alle melodie della "Traviata", esse sono le più dolcemente tristi che anima musicale abbia mai espirato, ma sono melodie cittadine e incapaci di varcare la cinta daziaria. Dalle finestre cadono in istrada, e, nella immensa malinconia dei quartieri periferici, si trascinano sui marciapiedi e spirano ai piedi delle case popolari ».

Immagini molto belle ma sottilmente limitate. Confermate, poi, dal suo entusiasmo per il « Trovatore ».

E sta bene.

D'altronde non intendiamo discutere qui a quale di queste grandi opere di Verdi tocchi il titolo di capolavoro assoluto, nè tentare una graduatoria.

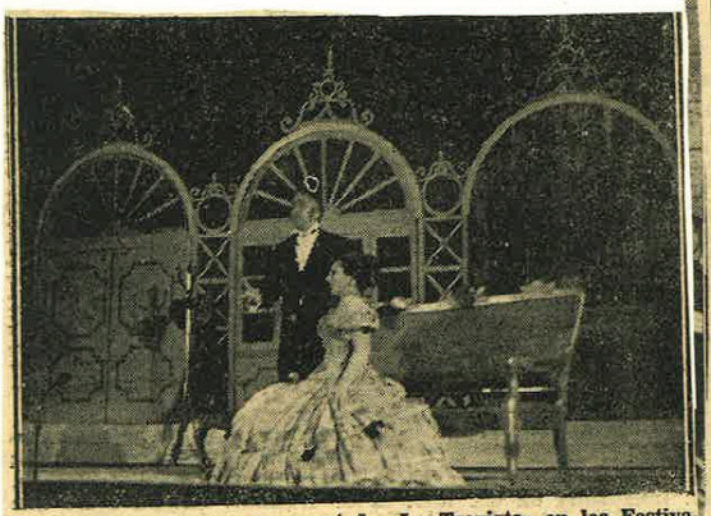
Su di un aspetto della « Traviata » pensiamo non ci possano essere divergenze, ed è che in quest'opera Verdi ha creato il suo più grande personaggio femminile, l'unico, forse, che, infranti

Giuseppe Pugliese

El Correo de Andalucía 28—6—1963

Con clamoroso éxito se despidió la Compañía Hispano-italiana de Opera

«La Boheme», de Puccini, obtuvo una interpretación magistral



Con rotundo éxito fue representada «La Traviata» en los Festivales de Sevilla, y en ellos destacó la actuación de Rossana Cartieri.

[illegible] es este momento. (F. V. Gelán).

Habíamos advertido al Excelentísimo Ayuntamiento, en una de estas crónicas, que las sesiones de ópera exigían un marco adecuado; que por razones de luminotecnia y sonoridad el Parque de María Luisa no responde a aquellas exigencias; y después del resultado de las dos noches precedentes, hemos de añadir un nuevo factor: que mil personas en el Parque no son nada, y que en el teatro Lope de Vega lo constituyen todo. Diga el espectador si no estábamos en lo cierto. La Providencia, valiéndose de una «borrasca térmica» con centro en las Canarias, nos ha permitido oír «La Boheme» en el teatro municipal. ¡Qué diferencia!, ¡qué éxito!, ¡hasta qué punto un público entregado puede comunicar a los intérpretes el calor y el clima necesarios!

Esto ha sido la representación de anoche: un éxito sorprendente, de una ópera difícil, donde todo resulta encomiable.

Con la representación de ayer terminan los ciclos de Música, Opera y Ballet de este IX Festival Internacional; es decir, acaban las actuaciones en que la música juega papel preponderante. Decíamos ayer que estamos asistiendo a un ciclo de ópera realmente magnífico; ni el más severo crítico, a no ser con un espíritu abiertamente derrotista, injusto e innecesario, estaría autorizado para oponer reparos, teniendo en cuenta, naturalmente, los medios de que se dispone.

SECCION TECNICA

ta Rodolfo; la romanza "Mi chiamano Mimí", inspirada melodía, rica en orquestación; el dúo "O soave fanciulla", el vals de Mussetta, del tercer acto, etc., etc.

SECCION CRITICA

Mimí, un personaje delicado; Rosanna Carteri, una soprano ideal, una actriz antológica. No pasarán muchos años para que esta soprano suene en el mundo, como ahora suena María Callas. Precisamente por esto, abrigamos un fundado temor: en Sevilla no la oiremos más. Habremos de desplazarnos, si queremos disfrutar de nuevo de su preciosa voz. Es soprano maestra en todos los registros, agudo, medio, grave; canta con asombrosa facilidad, capaz de abarcar tres o cuatro octavas, sin inmutarse; es tal su normalidad de la emisión de voz, que da la sensación de que no respira. Y para el colmo, una musicalidad a toda prueba. En fin, ya hablamos de ella en la primera crónica; no es necesario insistir: "soprano de primerísima fila mundial".

En el papel de Rodolfo, Renato Cioni lució su voz, voluminosa y bien impostada; cantó «Que gelida manina», con un alarde de buen decir, y representó acertadamente al enamorado personaje. Marco Stecchi, barítono correcto, de excelente dicción, en el papel de Marcello; Angela Maccianti, mezzosoprano, en el de Musetta; Julio Catania, importante bajo, en el de Colline, y el resto de la Compañía dieron fuerza y vigor a la partitura, haciendo de la representación un acto digno y brillante. Como en las noches anteriores, Bruno Rigacci, director competente, supo dirigir la orquesta con absoluta eficacia.

CONCLUSIONES

Un excelente conjunto, que ha demostrado seriedad, tono y carácter, ofreciendo tres óperas de difusión comprometida, y dos figuras perfectas: Rosanna Carteri y Piero Cappuccilli, que han reforzado el prestigio justamente conseguido de las tres representaciones.

El público, entusiasmado anoche, ha sabido subrayar esta representación con estruendoso y prolongado aplauso, hasta el extremo de interrumpir el curso de la ópera y obligar la repetición del célebre vals que cantó Musetta magistralmente. Y así toda la función, levantándose el telón reiteradas veces. Exito, pues, merecido y valioso.

Un ruego al Excmo. Ayuntamiento: la opinión pública a través de la Prensa debe cumplir una misión trascendental, que no se debe amputar ni limitar, si se mantiene en los límites de la corrección y de la elegancia. Erigiéndonos, pues, en portador e intérprete de la masa de melómanos sevillanos, rogamos «que la abulia de un gran sector del público, que pudo y debió acudir a estas representaciones, no se traduzca en la decisión municipal de suprimir el Festival en lo sucesivo». ¡Nosotros no somos culpables! Piense la Excelentísima Corporación que, al frente de Juventudes Musicales, nos hastía contemplar el triste espectáculo de recitales con asistencia de 50, o con suerte, 60 personas, en una sociedad que cuenta con cerca de 600 asociados. ¡Y no por ello disolvemos la entidad ni damos el cerrojazo! Al contrario: junto a las obras públicas de primera necesidad, la cultura, la música y el arte deben permanecer en el tiempo, con todo el sacrificio que para ello sea necesario. Al mismo tiempo ofrecemos nuestra colaboración incondicional.

A B C. N.º 18.665. VIERNES 28 DE JUNIO DE 1963. EDICION DE ANDALUCIA. PAGINA 53.

FESTIVAL INTERNACIONAL DE ARTE

En su noche de despedida, obtiene un resonante éxito la compañía hispano-italiana de ópera al poner en escena "La Bohème"

Terminó el ciclo de ópera, con lo cual podemos considerar clausurado este IX Festival de Arte sevillano en su aspecto musical. Es momento de reflexiones y de rectificaciones. Las estadísticas de asistencia hablan bien claro sobre las preferencias del público sevillano. Al margen de estas predilecciones hay, no cabe duda, factores muy dignos de tener en cuenta. Ciertos espectáculos —entre los cuales debemos incluir las manifestaciones musicales, de manera destacada— requieren condiciones muy particulares, con un mínimo de garantías de buena sonoridad. Tal audición perfecta no puede lograrse a través de equipos de altavoces. Aunque el celo de los técnicos del presente Festival merece toda nuestra gratitud, al conseguir una perfección que no hemos apreciado ni en actos y audiciones recientes presentados como modelo, hay algo insustituible cuando de calidad musical se trata: la audición directa. Naturalmente, ello no se consigue más que en buenos locales cerrados o en auditoriums al aire libre, con escenarios abocinados, de concha, adecuados a proyectar en sus menores detalles cuanto acontece en el mismo. Parece que ya este proyecto adquiere forma. Buen síntoma es que en el proyecto premiado por el Ayuntamiento para embellecer las márgenes del Guadalquivir esté incluído un auditorium. Sevilla puede hacer extensas y fructíferas campañas de educación popular durante su "largo y cálido verano". Zarzuela, teatro, buen "cante", en fin, completarían las breves temporadas de Festivales y lograrían acostumbrar al público a tales audiciones, que, por descontado, se podrían facilitar casi al precio de un cine de verano.

"La Bohème" es casi una ópera contemporánea. La estrenó Toscanini en Turín en 1896, cuando Giacomo Puccini contaba treinta y ocho años de edad. Quizás es de las obras del género que aún permanecen con la popularidad y el número de representaciones de sus tiempos dorados. Ayer nos ofrecieron la Compañía del Maggio Musicale Fiorentino y los solistas y acompañantes la versión más hermosa que se haya escuchado jamás en Sevilla. La representación tuvo lugar, a causa del mal tiempo, en el Teatro Lope de Vega. Escuchamos al director, entusiasmado y con honda emoción al notar la impresionante reacción del público por la labor que se realizaba, decir que "lo que se había escrito para teatro debe representarse en teatro". Esta velada lo ratificó. Una voz como la de Rosanna Carteri, plena de variadísimos matices, es apreciada con mayor exactitud en local adecuado. Solamente se lucha en el Lope de Vega con la reducida plataforma para la orquesta, que ha de trabajar en un foso de limitadas dimensiones y excesiva concentración de sonidos; pero el pequeño inconveniente fue admirablemente superado por la animosa Orquesta Bética y sus eventuales compañeros, así como por el gran director Bruno Bigacci, que escuchó ovaciones atronadoras.

Podemos suscribir nuevamente cuantas consideraciones hicimos en la primera actuación de la señora Carteri. De ella, de Renato Cioni —en su sobria y perfecta personificación de Rodolfo—, del barítono y espléndido actor Marco Stecchi, como Marcelo; de esa encantadora Musetta que vimos a Angela Maccianti, de Julio Catania, Augusto Frati, Diego Monjo, coro "Cantores de Madrid" y todos cuantos intervinieron en esta memorable sesión de ópera, fue el triunfo resonante, sin precedentes, al cual asistimos anoche. Hubo momentos, como en el aria de Musetta, del segundo acto, en los que tuvo que interrumpirse la representación para bisar el canto de la alegre compañera de Mimí. Aplausos inacabables premiaron la conocida aria de Rodolfo en el primer acto, o las actuaciones realmente geniales de Rosanna Carteri —una Mimí sin tacha—. También debemos destacar el hermoso adiós al abrigo, ofrecido en la voz de bajo, plena y hermosa, de Julio Catania.

conseguir como el coro final del segundo acto, logrado maravillosamente en todos sus aspectos —especialmente el musical—, contribuyeron al éxito apoteósico alcanzado por "La Bohème" en la noche de despedida. El calor y el entusiasmo de los espectadores bien compensan al Ayuntamiento y al Ministerio de Información y Turismo el costoso esfuerzo realizado. Sirva de ánimo el ejemplo de anoche a los organizadores, a quienes debemos gratitud los que luchamos por conseguir en Sevilla espectáculos de calidad.—Enrique SANCHEZ PEDROTE.

JULIO GARCIA CASAS,
Presidente de Juventudes Musicales

Il Resto del Carlino

MAGISTRALE INTERPRETAZIONE DI ROSANNA CARTERI

Domenica 8 Settembre 1963

Inaugurata con «La Traviata» di Verdi la stagione lirica del Teatro comunale

Con la prima rappresentazione della «Traviata» si è inaugurata ieri sera la stagione lirica del Teatro Comunale di Adria.

La presentazione di un'opera così popolare è, oggi, un'impresa che dovrebbe far tremare le vene ai polsi: proprio per la notorietà dello spartito, per l'abbondanza delle interpretazioni magistrali (basterebbero, nel caso particolare, quelle di Arturo Toscanini e di Maria Callas), è inevitabile il confronto con esecuzioni eccellenti, per cui il pubblico difficilmente può riuscire pienamente soddisfatto. Per questo un'esecuzione che non miri in alto è, oggi, priva di senso.

Di questo gli organizzatori adriesi sono stati ben consci, evidentemente, se hanno chiamato a sostenere il difficilissimo ruolo di Violetta Valery il soprano Rosanna Carteri, vale a dire una delle massime cantanti che oggi il melodramma possa vantare in tutto il mondo. Di conseguenza sulla Carteri era concentrata l'attenzione del pubblico: e l'attesa non è andata certo delusa.

E' noto che Rosanna Carteri è una delle più autorevoli interpreti dello spartito verdiano: ella ha saputo come poche scavare a fondo nella complessa psicologia del personaggio di Violetta, comprendendone tutte le sfumature fin nelle più riposte pieghe dell'animo: una donna appassionata, cortigiana perchè in tale condizione è stata gettata dall'ipocrisia della società che la circonda (si pensi alla scusa addotta dal barone Douphol per giustificare il proprio scarso interessamento per la salute della donna che pur vuole al proprio piacere: «Vi conosco da un anno soltanto»: com'è diverso Alfredo che pur la conosce «solo da qualche minuto!»); una donna solo apparentemente perduta, ma che quando scopre l'amore — quello vero — sa riscattarsi fino al supremo sacrificio. Motivo polemico, questo, che non è certo stato estraneo all'entusiasmo di Verdi per il dramma di Dumas figlio, tanto più che lo toccava personalmente a causa della sua convivenza con la Strepponi (che solo sei anni dopo diventerà sua moglie) e che gli veniva rimproverata più o meno velatamente.

La Carteri, dunque, dà al personaggio di Violetta tutta quella varietà di accenti che sono assolutamente necessari per caratterizzarne la psicologia; e giustamente ha cercato — e trovato — nella musica del genio di Busseto tutti gli elementi adeguati: la frivola spensieratezza delle prime scene; l'improvviso timore dopo la rivelazione di un sentimento sincero, alla conclusione del primo atto; la totale dedizione, fino all'annientamento di sè, negli altri due atti.

Da qui la sua perfetta aderenza allo spirito e quasi sempre anche alla lettera dello spartito. E' difficile, di conseguenza, dire in quale momento sia stata più efficace; è possibile, invece, rilevare dove la sua interpretazione si dimostra indicibilmente superiore a quelle più correnti, che ancor oggi si sentono. Basterebbe la misuratissima — e per ciò tanto più avvincente — lettura della lettera, nel terzo atto, priva dei falsissimi accenti melodrammatici che si è abituati a sentire; o quello sciagurato «Seguirammi», nel primo quadro del secondo atto, una delle tante perle di Francesco Maria Piave che, evidentemente, non riusciva a rendersi conto della difficoltà di non far ridere con certe espressioni, e stranamente sfuggito all'acuto senso teatrale di Verdi, ma che la Carteri ha reso credibilissimo (e val la pena di soffermarsi su simili particolari, perchè sono questi che rivelano la cura con cui si realizza un'interpretazione). Ma bisognerebbe citare tutto: dai trepidi accenti con cui s'avvia l'aria finale del primo atto e che giungono fino ad un tono disperato, eppur contenuto, all'appassionatissimo «Amami Alfredo»; all'«Ah, perchè venni, incauta! Pietà gran Dio di me», sostenuto in tutta l'ampiezza della frase; al mirabile «Addio, del passato sogni ridenti».

Per raggiungere una tale efficacia, oltre che di una voce di indiscutibile bellezza, tutta uguale in tutta l'estensione, sicura fino alle note sovracute (non sempre capita di sentire dei «do diesis» sopra il rigo così netti), la Carteri si avvale di un fraseggio nitidissimo, di una evidente padronanza tecnica, di una ricca gamma di sfumature, di una musicalità avvincente: una cantante verdiana, insomma, nel senso più impegnativo della parola. Ed anche dal punto di vista scenico, è stata un'autentica attrice di prim'ordine. Del resto, il suo successo era scontato in partenza.

Se su Rosanna Carteri era concentrata l'attenzione maggiore del pubblico, non per questo gli altri esecutori sono passati in second'ordine. Il tenore Regolo Romani, ben noto da noi non solo per essere polesano, non ha, lo sappiamo, mezzi vocali di qualità eccezionale; eppure il suo timbro morbido e simpatico s'attaglia ottimamente a personaggi come questo di Alfredo, ed il suo temperamento istintivo, se pur non gli fa evitare di cadere talvolta nel trito e nel banale, gli sa suggerire accenti sinceri ed efficaci: il suo «No, non morrai, non dirmelo», nel terzo atto, riesce veramente a trascinare; ed anche tutta la scena finale del secondo quadro del secondo atto è stata da lui condotta con sicurezza e vigorosa convinzione.

Il baritono Licinio Montefuco nei panni di Giorgio Germont si è dimostrato all'altezza della situazione, almeno dal punto di vista vocale: voce robusta ed eguale, ha ben reso l'auterità del personaggio, superando felicemente l'arduo scoglio della romanza «Di Provenza il mare, il suol», così pacciato, togliendo di conseguenza efficacia al canto.

Nelle parti minori (ma sono proprio minori?) hanno cantato Maria Scatena, Franco Taino, Nino Mandolesi e Camillo Righini.

L'orchestra era affidata alla direzione di Franco Patanè: nel complesso è stata apprezzabile. Certo, con una sola prova non si può esigere che i timbri siano fusi e che i rapporti fra palcoscenico e strumenti siano equilibrati; ma almeno che i ritmi siano un po' più sostenuti, questo sì: invece abbastanza spesso i tempi sono stati eccessivamente allargati, togliendo buona parte dell'efficacia del mordente, dell'intensità della musica e, quindi, dell'azione drammatica. Comunque i due punti particolarmente impegnativi dei preludi al primo e al terzo atto sono stati risolti felicemente.

Discreto è stato il balletto che ha accompagnato il coro dei «mattadori», sia pur facendo ricordare certi balletti delle riviste televisive. Anche il coro ha assolto con impegno il proprio non facile compito, sotto l'istruzione del m.o Amelio Rigolin.

Essendoci stata una sola prova, non ha senso parlare della regia.

Vice

ALTO ADIGE Martedì, 17 settembre 1963

IN OCCASIONE DEL GRAN PREMIO

Rosanna Carteri al concerto lirico

Domenica 22 settembre, giornata del Gran Premio, alle ore 21, nel Kursaal, la Azienda di Soggiorno organizza un grande concerto lirico sinfonico con la straordinaria partecipazione del soprano Rosanna Carteri e del tenore Giuseppe Campora.

Nella cornice festosa del Gran Premio Merano e della Lotteria dei milioni, questa manifestazione ad altissimo livello artistico viene ad essere un necessario completamento che costituirà un po' il clou dell'attuale stagione. Le migliaia di turisti presenti a Merano delle diverse nazionalità, potranno assistere a due avvenimenti, l'uno sportivo e l'altro artistico a livello assolutamente internazionale. La presenza di una cantante come la Carteri, a Merano, è di per sè stessa ragione di legittimo orgoglio per gli organizzatori che hanno saputo portare nella nostra città quanto di meglio può offrire attualmente il teatro lirico in una manifestazione di eccezione.

Rosanna Carteri appartiene infatti a quella esigua costellazione di grandi "vedettes" internazionali fra le quali possiamo annoverare solamente una Callas, una Tebaldi, una Moffo, una Schwarzkopf o una Sutherland.

In 13 anni di attività la Carteri ha saputo guadagnarsi i favori, la stima e l'entusiastico appoggio della critica di tutto il mondo. In tutti i principali teatri europei o americani, nei grandi festival, nelle più importanti manifestazione la Garteri ha avuto modo di presentare il fascino della sua voce stupenda e delle sue brillantissime qualità sceniche.

I critici più autorevoli dei giornali più seri nelle grandi città di ogni paese hanno espresso pareri incondizionatamente favorevoli, citandola fra le grandissime interpreti del momento, mentre alcuni hanno anche sostenuto che la Carteri sarebbe la migliore di tutte, per la ricchezza delle sue possibilità interpretative, la sua cultura musicale, il suo squisito senso della scena, la sua bellezza il suo senso artistico.

Il tenore Giuseppe Campora ha fatto recentemente una magnifica tournée negli Stati Uniti e nel Canadà. Giornali come il New York Herald Tribune, il New York Times, il Washington Post, il Chicago Sunday Times, il London Times e i principali quotidiani italiani gli hanno riserbato da parte dei loro «columnist» musicali i più entusiastici commenti.

Ancora recentemente ha cantato alla Scala di Milano, a Londra, Parigi, Roma, Napoli, Montecarlo ed in altre capitali europee. Quindi la sua fama si è consolidata nei due continenti e la sua giovinezza non è stata in nessun modo un ostacolo alla sua universale affermazione.

Il concerto di domenica 22 sarà quindi un avvenimento veramente eccezionale che darà modo ai meranesi ed ai moltissimi turisti di ascoltare in un concerto di assoluta eccezione due delle più belle voci del momento lirico attuale.

ALTO ADIGE Martedì, 24 settembre 1963

DOMENICA SERA AL KURSAAL

Grandioso successo del concerto lirico

Vi hanno partecipato il soprano Rosanna Carteri ed il tenore Giuseppe Campora - Il numeroso pubblico presente ha tributato entusiastiche ovazioni agli esecutori



In nessun modo la commemorazione del 150.o anniversario della nascita di Verdi e Wagner, poteva essere celebrato, a Merano, più degnamente che con il grande concerto di musica operistica di domenica sera.

Il Kursaal era affollato in ogni ordine di posti (certo più di mille persone nella vasta sala e nella galleria), moltissimi turisti e insieme le massime autorità cittadine, molti meranesi.

Il concerto era stato organizzato dall'Azienda di Soggiorno senza risparmio. Una massa corale di cento coristi, l'orchestra di cura rinforzata fino a sessanta elementi e, naturalmente, al primo posto la signora Carteri e Giuseppe Campora, due interpreti eccezionali.

La cronaca della serata è presto fatta se si dice che il pubblico ha seguito i quattordici pezzi in programma con un crescendo di entusiasmo che è arrivato al massimo dopo l'aria della Tosca «E lucean le stelle», cantata da Campora e l'aria finale del primo atto della Traviata cantata dalla Carteri. Alla fine dello spettacolo gli artisti, il M.o Savini, il coro e l'orchestra sono stati lungamente applauditi. Ma per Campora e la Carteri vi è stata una vera ovazione.

I due cantanti sono stati ancora applauditi fino all'uscita del Kursaal, quando sono saliti in macchina ed è stata da parte del pubblico una partecipazione vivissima. Non ricordiamo di avere mai visto a Merano un simile entusiasmo per una manifestazione musicale e possiamo ritenere che difficilmente sarà possibile ripetere un concerto di così grande successo come quello di ieri sera.



IL CONCERTO LIRICO AL CASINO'

Martedì 24 settembre 1963 "L'Adige,,

Ricordo di Verdi e Wagner nel centocinquantesimo della nascita

Vivissimo successo di pubblico - Personale affermazione della Carteri e di Campora

Verdi e Wagner hanno avuto a Merano, per lodevole iniziativa dell'Azienda di soggiorno, una degna celebrazione a ricordo del 150.mo anniversario della loro nascita. Davanti a un salone completo in ogni ordine di posti — tra sala e galleria, infatti, oltre mille erano senza dubbio gli spettatori — solisti, coro e orchestra, abilmente diretti dal maestro Giacomo Savini, hanno presentato l'annunciato programma in modo degno e molto gradito da tutti i presenti, fra i quali, con piacere, abbiamo notato le massime autorità cittadine, attorno al presidente dell'Azienda, dott. Huber che, come presidente dell'ente organizzatore, ha fatto gli onori di casa, coadiuvato dal direttore cav. uff. Maviglia.



I quattordici pezzi in programma — fra i quali sette di Verdi e quattro di Wagner, favorito il primo per ragioni di carattere organizzativo — sono stati accolti tutti indistintamente da vivissimi applausi, prolungati e da diverse richieste di bis, delle quali una è stata anche soddisfatta.

Come è prassi il concerto è stato aperto da un pezzo per sola orchestra: la sinfonia dai «Vespri siciliani» di Verdi. Il complesso orchestrale, che comprendeva, al completo, la orchestra di cura più un rinforzo di una trentina di professori, ha saputo subito dare alla manifestazione il tono che la stessa meritava. Ha fatto seguito il tenore Campora con la romanza «Quando le sere» dalla «Luisa Miller» di Verdi. Già in questa prima esibizione il cantante, che viene dalla «Scala» di Milano, ha messo in luce la potenza della sua voce straordinaria, in uno con il suo fine senso interpretativo di coloriti perfettamente intonati al momento e al genere eseguito. Terzo pezzo della serata l'uaria del salice e l'Ave Maria» dall'«Otello» di Verdi, presentato dal soprano Rosanna Carteri.

Anche la signora Carteri della «Scala» di Milano, si è subito conquistata le simpatie del pubblico oltre che per la voce, degna delle grandi sale, per la finezza interpretativa che, accanto alla tecnica raggiunta, dimostra una sensibilità consona alle possibilità artistiche che le sono proprie.

Col «Va pensiero» dal «Nabucco» di Verdi, si è avuto il primo incontro fra il coro e gli auditori. Un coro ricco di un centinaio di elementi fra i migliori dei cori di Bolzano, di Trento e di Fiavè, ha saputo imporsi, oltre che per la preparazione dimostrata, per la fusione che, certo, non indicava le decine di chilometri che separano i centri nei quali i cori hanno sede e nei quali i cori svolgono normalmente la loro attività

Ancora il tenore Campora nel «Da voi lontan» dal «Lohengrin» di Wagner, una felice esecuzione di un brano noto, ma che raramente è dato sentire in un'interpretazione così indovinata. Le voci virili del coro hanno poi eseguito il breve, ma di vero effetto, coro di introduzione dell'«Ernani» di Verdi, l'hanno eseguito con la vivacità richiesta e col calore che lo ha fatto e lo fa tanto gradito agli appassionati di musica verdiana.

Col duetto Manon - de Grieux dalla «Manon» di Massenet, per soprano e tenore, si è conclusa la prima parte del concerto. I due artisti hanno avuto vivissimi consensi e che vorremmo definire «pezzi di bravura» dei due solisti, sono stati quindi il notissimo «E lucean le stelle» l'aria dalla «Tosca» di Puccini, eseguita dal tenore e bissata e l'aria finale da «La Traviata» di Verdi con la quale il soprano Carteri ha chiuso la parte riservata ai solisti.

Sia il tenore come il soprano, in questi due ultimi pezzi loro riservati, hanno dato il meglio di sè, convalidando l'ottima impressione già suscitata nei brani precedenti.

Il «Coro dei pellegrini» dal «Tannhauser» ha concluso in bellezza, il riuscitissimo concerto. Sia la difficile prima parte, quanto il vasto corale della seconda, hanno trovato nel coro un interprete che crediamo potrebbe ottimamente figurare, non solo in un concerto, ma in un teatro di grande pretese.

Applausi a non finire hanno detto ai due solisti, al coro, all'orchestra e al maestro Savini, la soddisfazione di tutti i presenti, così come hanno dimostrato che un programma studiato e presentato da un complesso bene preparato e da artisti di grido, riesce a smuovere anche l'apatia che troppe volte, purtroppo, abbiamo dovuto sottolineare.

Col grazie per l'Azienda, promotrice della manifestazione, l'augurio che l'esito del concerto di domenica sera sia stimolo per l'organizzazione di altre manifestazioni del genere.

ALTO ADIGE Giovedì, 19 settembre 1963

SI SVOLGERA' DOMENICA SERA

Grande attesa in città per il concerto lirico

Sarà uno dei più importanti avvenimenti artistici dell'anno - Il programma della manifestazione - Sessanta orchestrali e cento coristi oltre alla Carteri e a Campora

Il grande Concerto di musica operistica della sera del 22 di settembre, al Kursaal, giorno del Gran Premio, comprenderà due brani sinfonici; cinque brani corali; tre brani per il soprano Rosanna Carteri, tre brani per il tenore Giuseppe Campora e un duetto per i due famosi artisti. Si tratta quindi di un programma estremamente folto dei pezzi nonchè per la grandissima bravura degli interpreti. In tutti i sensi dunque uno spettacolo di eccezione.

Nei brani sinfonici troviamo la sinfonia dei vespri siciliani di Verdi (Il concerto è fatto in occasione del centocinquantesimo anniversario della nascita di Verdi e Wagner), è indubbiamente la più nota del M.o di Busseto. Sinfonia notissima per la bellezza semplice e solenne di un pezzo così preghiera della sventurata sposa.

Dal «Lohengrin» di Wagner la Carteri canterà il famoso pezzo nel quale Elsa di Brabante si discolpa dall'accusa di infanticido raccontando al Re ed agli astanti un sogno dei suoi primi anni, nel quale le era apparso come difensore un prode e bel cavaliere che ora chiama in soccorso e che veramente giungerà poi sulla Scheida, in una navicella trainata da un cigno, sotto le spoglie di Lohengrin.

Dalla Traviata di Verdi la Carteri canterà dell'accendersi dell'amore fra Violetta ed Alfredo. Nel salotto dell'amica Floria Violetta ha incontrato Alfredo, ed è presa da subitaneo e schietto sentimento amoroso, mai provato fino allora. Se ne chiede la ragione con un'aria espressiva che è il Cavalier De Grieux, come la repentina decisione di fuggire assieme a Parigi, è espresso in questo carezzevole duetto che alterna frasi accorate e vampanti proteste d'amore, sottosegnate da una orchestrazione che è tutta rima e ricamo.

Il Concerto del 22 di settembre sarà dunque un avvenimento che tutti ricorderanno per molto tempo. Una occasione diremmo unica, di gustare a Merano la migliore musica interpretata da artisti quali a Merano ben difficilmente è possibile ascoltare. A questi si aggiunge la grande orchestra di sessanta elementi che accompagnerà e sottolineerà le musiche in programma sotto la direzione del M.o Savini e l'imponente massa corale di cento cantori che farà da sfondo.

DOMENICA PROSSIMA

CARTERI E CAMPORA
concerto eccezionale

Saranno eseguite musiche di Verdi e di Wagner

Domenica veramente di centro il 22 settembre per Merano: accanto allo svolgimento del «Gran premio» abbinato con l'arcinota lotteria dei milioni — avvenimento che richiamerà nella nostra città, con i maggiori esponenti dell'ippica nazionale e internazionale, assieme all'ormai tradizionale folla di appassionati, molti dei candidati ai milioni posti in palio dalla lotteria — a cura dell'Azienda di soggiorno, nel salone del Casinò, avrà luogo l'annunciato concerto lirico - sinfonico a ricordo del 150. anniversario della nascita di Verdi e di Wagner.

Il concerto in parola, oltre che per il fatto della celebrazione dei due insigni musicisti, viene ad assumere una notevole importanza per la partecipazione straordinaria del soprano Rosanna Carteri e del tenore Giuseppe Campora, due fra i più noti e quotati [illegible] lirici d'oggi.

Nella festosa cornice del Gran premio Merano e della lotteria abbinata, questa manifestazione, ad altissimo livello artistico, viene a essere un felice completamento. Le migliaia di turisti presenti a Merano potranno così assistere a 2 avvenimenti l'uno sportivo e l'altro artistico, a livello veramente internazionale. In 13 anni di attività Rosanna Carteri ha saputo guadagnarsi i favori, la stima e le più favorevoli critiche in ogni parte del mondo. In tutti i principali teatri europei e americani, nei grandi festival, nelle più importanti manifestazioni, la Carteri ha avuto modo di presentare il fascino della sua voce stupenda e delle sue brillantissime qualità sceniche.



Il soprano Rosanna Carteri



Il tenore Giuseppe Canfora

Il tenore Giuseppe Campora ha fatto recentemente una magnifica tournée negli Stati Uniti e nel Canadà. I principali giornali americani ed inglesi accanto ai nostri quotidiani più quotati, gli hanno dedicato, da parte dei loro critici musicali, i più entusiastici commenti. Le sue ultime affermazioni il tenore le ha avute alla Scala di Milano, a Londra, a Parigi, a Napoli, a Montecarlo e in diverse altre capitali europee.

Martedì 17 settembre 1963 "L'Adige"

"L'Adige"

'ALTO ADIG

Domenica, 22 settembre 196

Domenica 22 settembre 1963

Stasera concerto

Questa sera alle ore 21 avrà inizio il più importante concerto di tutta la stagione turistica meranese.

Il soprano Rosanna Carteri e il tenore Giuseppe Campora celebreranno il 150.o anniversario della nascita di Verdi e Wagner.

Verranno eseguite musiche di Verdi, Wagner, Massenet, Mascagni e Puccini.

I biglietti di ingresso sono in vendita oggi dalle ore 9 alle ore 12 e dalle ore 16 alle ore 19 presso l'Azienda autonoma di soggiorno e cura di Merano.

NEL SALONE DEL CASINO'

QUESTA SERA
l'atteso concerto

Canteranno Rosanna Carteri e Giuseppe Campora

Dopo il fervido periodo organizzativo, al quale l'Azienda di soggiorno ha dedicato particolari cure, onde riuscire ad avere l'adesione dei due noti artisti, il soprano Rosanna Carteri e il tenore Giuseppe Campora, la partecipazione di ben tre cori, per un complesso di cento unità, di una trentina di professori di orchestra per raddoppiare o quasi l'organico dell'orchestra di cura, in uno con la direzione del m.o Giacomo Savini, siamo passati, in questi giorni, alla preparazione del grande concerto di musica operistica che avrà luogo questa sera nel salone del Casinò.

Manifestazione veramente di primissimo piano perchè, oltre a rappresentare un modesto omaggio alla memoria dei due grandi compositori Verdi e Wagner, che, nel secolo scorso, segnarono un'orma indelebile nella storia della musica, presenta un programma come raramente è dato di avere in un'unica serata.

Due brani per sola orchestra quali la sinfonia dai «Vespri siciliani» di Verdi e il preludio del 3. atto dai «Maestri cantori» di Wagner, cinque pezzi corali, uno dal «Nabucco», uno dall'«Ernani», uno dai «Lombardi alla prima Crociata», uno dalla «Cavalleria rusticana» ed uno dal «Tannhäuser», tre pezzi per soprano, tre per tenore più il duetto d'obbligo fra i due solisti.

Il soprano ci presenterà, come abbiamo scritto ieri, due pezzi di Verdi dall'«Otello» e dalla «Traviata» e un pezzo di Wagner dal Lohengrin», il tenore, dal canto suo, si esibirà con un pezzo dalla «Luisa Miller» di Verdi, uno

IN UN CONCERTO CELEBRATIVO DI VERDI E WAGNER

Rosanna Carteri in settembre a Merano

La manifestazione avrà luogo il 28 settembre



ROSANNA CARTERI

Nell'ambito delle manifestazioni ippiche di fine settembre il 28 settembre, l'Azienda di Soggiorno organizza una grande manifestazione celebrativa del 150.o anniversario della nascita di Verdi e di Wagner, con la partecipazione straordinaria del celebre soprano Rosanna Carteri.

Il 28 settembre, cioè la sera del sabato successivo al Gran Premio Merano, che questo anno si correrà il 22 settembre, avrà luogo quindi questo importante concerto, diretto dal Maestro Giacomo Savini al quale parteciperà il sovrano Rosanna Carteri ed un tenore del quale non possiamo ancora precisare il nome. Al concerto parteciperà anche una vistosa massa corale e l'orchestra stabile dell'Azienda, opportunamente rinforzata. Verranno eseguite musiche verdiane e wagneriane per orchestra coro e per tenore e soprano. Sul programma scelto saremo in grado di dare successivamente ulteriori particolari.

Rosanna Carteri è nata nel 1929 ed ha studiato con i maestri Cusinati e Serafin. Nel 1949 ha esordito a Roma nel Lohengrin di Wagner; due anni dopo, alla Scala, ha avuto un trionfale successo nell'opera di Piccinni «Cecchina o la buona figliola». Da allora ha percorso i principali teatri del mondo. Dotata di una voce prettamente lirica possiede un vasto e vario repertorio nel quale si impone per la versalità timbrica ed espressiva raffinatezza interpretativa e sicura musicalità.

Particolare successo Rosanna Carteri ha avuto ne «I Capuleti e i Montecchi», una opera belliniana, recentemente riesumata a Palermo nella quale essa ha sostenuto il ruolo di Giulietta, meritando i più vivi elogi della stampa. Così la più recente interpretazione di Rosanna Carteri alla Scala (gennaio febbraio 1963) con «Il linguaggio dei fiori» ha ricevuto i più incondizionati elogi.

Questo grande concerto verrà quindi ad arricchire il programma del settembre meranese ed a sottolineare con una manifestazione musicale ad alto livello la particolare importanza della riunione ippica di quest'anno.

Domenica, 21 luglio 1963

ALTO ADIGE

« CORRIERE DEL TICINO » LUGANO, giovedì 26 settembre, A

ACA CITTADINA

AL TEATRO APOLLO

"La Traviata„ in una edizione d'alto pregi

Trionfale affermazione di Rosanna Carteri — Meritatamente festeggiati il tenore Tey e il baritono D'Orazi

Ogni anno, quando si approssima il periodo della stagione operistica, più d'uno formula il voto che chi presiede all'allestimento del cartellone evada dal repertorio tradizionale. Sono aspirazioni legittime queste, e non saremo noi ad osteggiarle, ma pure associandoci a chi auspica un allargamento di orizzonti, ci rendiamo conto che una stagione lirica a Lugano che non includa nel suo programma almeno una delle opere formanti la triade dei cosiddetti capolavori popolari verdiani («Rigoletto, «Trovatore», «Traviata») deluderebbe le aspettative di una collettività che forma senza dubbio una forte maggioranza dei patiti della lirica nella nostra città. Quest'anno due unità di questa costellazione il cui sfavillio ha conservato il vigore primitivo alla distanza di oltre un secolo dalla sua prima apparizione nell'empireo della grande produzione operistica, figurano nel cartellone: «La Traviata» e «Il Trovatore» e con la prima delle due opere la stagione ha preso l'avvio.

«La Traviata» ha tratti comuni col «Rigoletto» e col «Trovatore», eppure ha caratteristiche che la fanno differire profondamenthe dai due altri lavori, segnatamente dal secondo. La drammaticità che nelle due altre opere si disfrena con impeto qui cede il campo alla pittura di una sofferenza interiore, che si esprime anche con una concitazione di linguaggio che scuote, ma che ha pure sfumature di squisita delicatezza. «La Traviata» fa oggi ancora presa nei nostri cuori per lo splendore della veste musicale che Verdi ha saputo dare all'amore che porta una luce nuova nella vita di Violetta, al sogno di una serena felicità che l'intervento di papà Germont fa crollare, allo sdegno di Alfredo che prorompe sprezzante ed iniquo, al rinascere di una speranza che la morte dissipa, alle scintille che sprizzano dallo scontro fra due mondi. E' l'opera in cui due ouverture ci deliziano con pagine in cui il compositore che altrove dà espressioni travolgenti al moto di passioni incontenibili si esprime con raffinatezza di linguaggio.

«La Traviata», al pari del «Rigoletto» e del «Trovatore» costituisce la vetta più alta raggiunta in una direzione da una vena creativa miracolosamente ricca. Altre vette saprà scalare il genio del massimo operista italiano, battendo altre vie, obbedendo ad altri canoni, ma la storia di Violetta, come la racconta egli, continuerà a conservare integralmente il suo fascino. Soprattutto quando le irradiazioni di tale genio stimolano l'estro di artisti di classe superiore, come è stato nel caso della rappresentazione con cui si è iniziata l'attuale stagione lirica. «La



Rosanna Carteri è stata la figura dominante in un complesso d'interpreti di singolare valore

entusiasmato per la loro perfezione; la cantante ha sempre controllato le sue risorse eccezionali con sapienza e con una sensibilità che le ha consentito di aderire in modo inappuntabile alle diverse atmosfere suscitate dal testo verdiano.

Insieme a questo soprano il tenore Enzo Tey (Alfredo) e il baritono Attilio D'Orazi (Giorgio Germont) hanno formato un trio dei più omogenei. Enzo Tey ha profuso con generosità i doni di un artista fra i più provveduti, sia vocalmente sia scenicamente, e in tutti i quattro atti ha dato la misura delle sue possibilità singolari. Quanto ad Attilio Orazi, rileveremo che la robustezza e la duttilità dei mezzi vocali si uniscono in lui ad una straordinaria padronanza della scena; il suo rendimento durante lo spossante secondo atto è stato superbo. Non si potevano augurare alla Carteri due sodali migliori.

Attorno agli elementi di punta Gianbruna Rizzardini (Flora), il basso Gino Bellini (dottor Grenvill), Carla Riva (Annina), Gabriele De Julis, Ernesto Vezzosi, Ottavio Serpo hanno formato un complesso armonioso e bilanciato.

L'orchestra ha avuto in Umberto Vedovelli una guida provetta, e cori, balletto (I.a ballerina Giovanna Papi, I. ballerino Renato Fiumicelli), scene, costumi vanno menzionati come altri fattori di successo della rappresentazione.

Sala affollata, applausi frequenti e scroscianti a scena aperta, e ripetute, prolungate chiamate ad ogni chiusura di velario. I principali interpreti e il maestro Vedovelli hanno ricevuto dal pubblico attestazioni schiette e calorose di simpatia. Non si poteva, avvertiremo concludendo, desiderare un inizio più fortunato per la stagione operistica dell'autunno 1963 al Teatro Apollo.

Questa sera secondo spettacolo col « Trovatore ».

L. C.

LA STAMPA

Mercoledì 20 Novembre 1963

L'ultima opera di Rossellini davanti ai principi di Monaco

E' « Il linguaggio dei fiori », da una commedia di G. Lorca

(Nostro servizio particolare)

Montecarlo, 19 novembre.

(*m. r.*) La Festa nazionale monegasca, durata quest'anno tre giorni, è terminata stasera con luminarie, spettacoli e balli popolari. Bandiere e oriflamme rosse e bianche sventolano nella piazza del Casinò, mentre al Teatro dell'Opera è stato rappresentato in onore dei principi l'ultimo lavoro di Renzo Rossellini « Il linguaggio dei fiori »: il musicista lo ha composto lo scorso anno qui a Monaco sul soggetto di « Donna Rosita nubile », la penultima commedia di Garcia Lorca.

L'opera di Rossellini venne rappresentata per la prima volta alla Scala l'8 febbraio '63. Qui è stata ripresa con la stessa regia di Margherita Wallman, i costumi del teatro milanese e l'interpretazione di Rosanna Carteri (nella parte di Rosita), Fedora Barbieri, Dino Tovani, Alvise Misciano, Franco Calabrese. L'orchestra di Montecarlo è stata diretta dal maestro Piero Bellugi. Con Grace e Ranieri e il loro seguito erano presenti tutte le autorità di Monaco.

La musica di Rossellini si intona al delicato testo di Garcia Lorca, che è una fine analisi di psicologia femminile. Vivissimo successo e applausi particolarmente caldi a Rosanna Carteri, interprete squisita, e al maestro Rossellini.

PER LA FESTA NAZIONALE

Grace e Ranieri assistono a un'opera di Rossellini

Montecarlo, 19 novembre.

I cittadini del Principato di Monaco hanno celebrato oggi l'annuale festa nazionale, stringendosi attorno al principe Ranieri, alla principessa Grace e ai due principini, Alberto e Carolina. Per l'occasione erano state organizzate numerose manifestazioni artistiche, sportive e popolari, come il ballo pubblico iniziato già domenica sera.

I sovrani di Monaco hanno riservato questa sera ai loro invitati personali un *gala* all'Opera di Montecarlo. Una gradita sorpresa è stata per i privilegiati l'opera di Renzo Rossellini *Il linguaggio dei fiori*. L'opera è stata rappresentata in italiano con l'interpretazione degli stessi artisti che la presentarono al pubblico della Scala a Milano per la prima volta l'anno scorso.

Applauditi interpreti sono stati Rosanna Carteri, Fedora Barbieri, Luisa Malagrida, Alvinio Mischiano, Dino Mantovani, Stefania Malagù, Franco Calabrese. L'orchestra di Montecarlo era diretta dal maestro Piero Bellugi; costumi e scene della Scala di Milano. Regia di Margherita Wallmann.

CORRIERE DELLA SERA
20 NOV. 1963

CORRIERE DELLA SERA

Lunedì 18 novembre 1963

INTERPRETE ROSANNA CARTERI

«Il linguaggio dei fiori» di Rossellini a Montecarlo

L'opera è inserita nel programma ufficiale della festa nazionale del Principato di Monaco

NOSTRO SERVIZIO PARTICOLARE

Montecarlo, 17 novembre.

Rosanna Carteri sarà la protagonista dell'opera lirica *Il linguaggio dei fiori* di Renzo Rossellini, che verrà rappresentata in serata di gala martedì 19 novembre al Casinò di Montecarlo nella stessa edizione già presentata lo scorso febbraio alla Scala in « prima » mondiale. Accanto alla Carteri saranno Fedora Barbieri, Luisa Malagrida Alvinio Misciano e Dino Mantovani. Così come a Milano nella passata stagione la regia sarà curata da Margherita Wallmann le scene porteranno la firma di George Wakhevitch e l'orchestra sarà diretta dal maestro Piero Bellugi.

Alla rappresentazione de *Il linguaggio dei fiori* — il cui libretto è stato tratto dal dramma *Donna Rosita nubile* di Federico Garcia Lorca — assisteranno i principi Grace e Ranieri e i loro invitati, tra i quali esponenti dell'aristocrazia, del teatro e della cultura di vari Paesi europei. L'opera di Rossellini verrà replicata per il pubblico pagante giovedì 21. Con tale spettacolo culmineranno le manifestazioni ufficiali varate in occasione della festa nazionale del Principato di Monaco.

Esse sono cominciate oggi, domenica, con una gara internazionale di *go-kart*, con sfilate di gruppi folcloristici, con la proiezione di film in prima visione offerti gratuitamente alla popolazione e con l'inaugurazione della sede del comitato delle tradizioni monegasche. Il calendario di lunedì, 18, contempla concerti bandistici, fuochi d'artificio e spettacoli di varietà con Dalida

A. M.

IL SECOLO XIX Mercoledì, 20 novembre 1963

IERI IN GRANDE SERATA DI GALA

Successo all'Opera di Montecarlo di un'opera di Renzo Rossellini

«Il linguaggio dei fiori» è tratto dal testo teatrale di Garcia Lorca «Donna Rosita nubile» - Grande successo di pubblico e di critica della rappresentazione svoltasi alla presenza dei principi Grace e Ranieri

Montecarlo, 19 novembre

I principi Grace e Ranieri hanno questa sera dato il via agli applausi che sono risuonati nel Teatro dell'Opera di Montecarlo al termine della rappresentazione de « Il linguaggio dei fiori » di Renzo Rossellini. I battimani, già fitti dopo i primi due atti, si sono trasformati — al chiudersi definitivo del sipario — in una vera e propria ovazione, calda e prolungata, cui hanno partecipato tutti gli spettatori. Il pubblico — tra cui erano esponenti della aristocrazia, della cultura e dell'arte di vari paesi d'Europa, invitati dai Sovrani in occasione della festa nazionale del minuscolo Stato — ha chiamato alla ribalta, più e più volte, l'autore dello spartito e i magnifici interpreti.

Festeggiatissima è stata Rosanna Carteri, confermatasi — oltre che cantante egregia — attrice drammatica di prim'ordine. Essa ha reso il personaggio di « donna Rosita nubile » — scaturito dalla matrice fantastica di Federico Garcia Lorca — con sapiente gradazione di effetti. Il trascorrere del tempo, che è una delle componenti fondamentali del lavoro, è apparso avvertibile soprattutto negli atteggiamenti della Carteri, gaia e splendida di giovinezza nel primo atto, trepida e già malinconica nel secondo, triste e rassegnata nel terzo. Il soprano è stato apprezzato specialmente nel duetto d'amore dell'inizio, nella romanza « Era sbocciata una rosa » e nel valzer « Su, beviamo insieme un bicchier », nonchè nel brano che degnamente conclude l'opera.

Quanto a Fedora Barbieri, cui era stata affidata la parte della « governante », è piaciuta specialmente nei pezzi che hanno come avvio queste battute: « Se lo dite per me », « Rosita si deve sposare » e « Tutt'e due su una poltrona ». Consensi hanno raccolto pure Luisa Malagrida (la zia), Dino Mantovani (lo zio), Alvinio Misciano (il cugino), Franco Calabrese (don Martino), Mario Bigazzi (un giovane). Il terzetto delle acide « zitelle » ha trovato esatta, umoristica raffigurazione in Margherita Benetti, Stefania Malagu e Angelina Arena: impagabile, come loro « madre », Jolanda Di Tasso. Anna Novelli, Edith Martelli e Maddalena Bonifaccio hanno impersonato « le tre manole » con il dovuto estro. Completava l'affiatato e ricco « cast » Henri Bodini.

Notevole contributo al successo dello spettacolo — allestito nella stessa edizione in cui « Il linguaggio dei fiori » era stato dato nello scorso febbraio in « prima mondiale » alla « Scala » di Milano — hanno offerto Georges Wakhevitch, che ha disegnato costumi uno più raffinato dell'altro e scene di mirabile gusto, e la regista Margherita Wallmann: essa ha impresso al susseguirsi degli episodi il ritmo esatto, conferendo adeguato « colore » alle figure di contorno ma senza mai perdere di vista il tormento segreto di « donna Rosita nubile », la ragazza che sfiorisce lentamente nella vana attesa del fidanzato partito per l'America e che rimarrà zitella pur di mantener fede al suo giuramento d'amore: non rispettato invece dall'uomo, sposatosi nel frattempo oltre oceano. Ha diretto impeccabilmente l'orchestra il maestro Piero Bellugi, che già tenne l'opera a battesimo sul più illustre palcoscenico del mondo.

Il trionfatore della serata è comunque stato Renzo Rossellini. Un critico parigino ha detto in un intervallo che nessun compositore d'oggi avrebbe potuto meglio di lui tradurre in note il jascino della poesia di Garcia Lorca, verso il quale il compositore romano ha dimostrato un rispetto infinito. Un altro recensore, alla fine, ha dichiarato che nella musica di Rossellini si fondono antico e moderno in una sintesi felicissima. «Si capisce — è l'opinione d'un terzo giornalista — che Rossellini proviene dalla terra di Verdi e di Puccini ma che ha fatto tesoro delle più recenti esperienze musicali, adattandole peraltro al suo personalissimo temperamento e talento». La dolcezza struggente di taluni «assolo», la rattenuta veemenza di certi duetti, il sottofondo caricaturale dei cori hanno colpito favorevolmente non soltanto gli «inviati speciali» dei maggiori quotidiani di lingua francese, ma anche il folto ed elegantissimo pubblico intervenuto all'eccezionale serata di gala.

L'esito estremamente positivo dello spettacolo (che verrà replicato giovedì 21) ha tanto più commosso e rallegrato l'autore, in quanto proprio a Montecarlo egli concepì l'idea di ridurre per il teatro lirico quello che Garcia Lorca aveva pittorescamente definito nel 1935 «poema di Granada del Novecento, diviso in tre giardini, con scene di canto e ballo». La «confidenza» è stata fatta da Rossellini durante la conferenza stampa tenuta qualche ora prima dell'andata in scena de «Il linguaggio dei fiori». Egli ha tenuto a precisare che l'idea gli venne suggerita dalla regista austriaca Margherita Wallmann e che egli l'accolse con entusiasmo per vari motivi, non ultimi il grande amore sempre nutrito per tutto ciò che è spagnolo e l'appassionata stima per i versi di Federico Garcia Lorca.

Alle parole di Rossellini — che, rispondendo ai numerosi giornalisti presenti, ha poi illustrato la sua attività passata e futura di musicista, cineasta e scrittore — ha fatto eco la voce di Maurice Besnard, direttore del teatro di Montecarlo. Il suo giudizio nei confronti di «Il linguaggio dei fiori» è stato tanto conciso quanto lusinghiero: «Un capolavoro».

Angelo Maccario

I visitatori [illegible]

dal «Lohengrin» e un terzo dalla «Tosca»; infine i due concluderanno con un duetto preso dalla «Manon» di Massenet.

Ripetiamo quindi quanto detto nei giorni precedenti: un concerto che veramente merita, per diverse ragioni, di essere sentito.

A tale proposito l'Azienda di soggiorno avverte che, per evitare lunghe code allo sportello ed inevitabili ritardi, i biglietti saranno in vendita dalle 9 alle 12 e dalle 16 alle 19 presso i suoi uffici di corso Libertà, mentre dalle 19 in poi al botteghino del Casino.

IERI IN "MATINEE„ AL TEATRO REGIO

IL RESTO DEL CARLINO - 2-1-1964

ENTUSIASTICO SUCCESSO della seconda di «Manon»

Abbiamo chiesto al Direttore del giornale per questa relazione sulla "seconda" di *Manon*, ieri al Regio in matinée di Capodanno, un titolo su quattro colonne. Lo abbiamo chiesto per dare giusto rilievo all'avvenimento di ieri. Per le circostanze in cui si era svolta la "prima" dell'opera stessa e per l'esito piuttosto incerto, la replica poteva essere particolarmente attesa. E si potrebbe anche credere che l'attesa fosse più che giustificata. Per esperienza sappiamo che le "seconde" vanno sempre meglio delle "prime": lo abbiamo facilmente previsto, proprio in questa circostanza. E' una vecchia regola che nel nostro Regio vige ormai a memoria d'uomo. Ma guardiamoci dal cercarne la spiegazione soltanto nella diversa disposizione del pubblico, e soprattutto in una certa maggiore indulgenza, oppure — in parole più esatte — in un diverso e più benevolo criterio di giudizio. Accanto a queste, che possono essere circostanze anche ammissibili e più che probabili, gioca deciso un fattore intuitivo e tremendamente più vero, e di natura schiettamente psicologica. Nelle "prime" si avverte insomma un po' dovunque quella tensione che nelle "seconde" si fa distensione. Là l'orgasmo, la paura, il panico; qui la tranquillità, il dominio dei nervi, la fiducia. E' un curioso fenomeno di alternanze fra contrazioni e rilassamenti, che accompagna lo svolgersi dei nostri cartelloni lirici ed investe un po' tutti, non esclusi (anzi...) gli stessi spettatori. Per chi voglia intendere, tanto basta a dare ragione del calorosissimo successo di ieri per quella stessa *Manon* che l'altra sera era appena appena "passata", accolta senza molta convinzione da un pubblico rimasto estraneo o quanto meno indifferente. Quella di ieri, che poi era sostenuta dagli stessi interpreti, si è risolta invece in una calda comunicazione tra palcoscenico e gli spettatori che riempivano la sala. Ha fatto — come si dice — contatto.

Al tenore Giuseppe Campora avevamo concesso, dopo la "prima", un "margine di credito". Egli ci ha pienamente corrisposto in questa fiducia. Ora possiamo sciogliere quelle riserve e rendere conto di tutto quanto era da addebitare, allora, alla sua forte emozione. La stessa voce ieri sembrava... un'altra, più rotonda, ferma, sicura nei passaggi, più limpida nell'acuto. Dopo il "Sogno", bene eseguito in voce e con la maggior possibile aderenza al carattere della famosissima romanza, il Campora ha riscosso gli applausi, quelli che — per la verità delle cose — il pubblico non gli aveva negato nemmeno la prima sera, ma questa volta senza riserve e con pienezza di consensi, validi poi per accompagnarlo per tutto il corso della recita. E non parliamo poi della impareggiabile protagonista, la signora Rosanna Carteri, alla quale rinnoviamo tutta personalità artistica di primissimo ordine. Non crediamo di darle un dispiacere se la assicuriamo che ieri sera l'abbiamo sentita ancor più vicina a noi dopo che aveva saputo penetrare con viva partecipazione al respiro ed alle ansie del suo personaggio. Mentre rinnoviamo a lei ed al Campora i più vivi consensi per tutto il primo atto, bellissimo fino al duetto finale, e che del resto anche l'altra sera si era chiuso in netto favore per tutti gli interpreti, mentre ieri ha poi segnato l'inizio di una calda e reciproca intesa con un pubblico già chiaramente conquistato.

Rinnoviamo pure il nostro riconoscimento al Maestro Molinari Pradelli per la direzione sempre sicura dello spettacolo. Gli siamo grati per aver ammorbidito e trattenuto un po' di più le espansioni dell'orchestra, con visibile vantaggio sul piano generale. Per l'orchestra non possiamo che ripetere l'elogio già espresso anche recentemente, lieti di vederla così ben selezionata, numerosa, efficiente in tutti i settori. Per i nostri bravissimi coristi, che con tanta dedizione e visibile impegno assolvono il loro compito ed al loro Maestro Mario Tagni, una parola di più, e davvero meritata, per segnalare la loro presenza e la loro partecipazione sempre precisa, puntuale e ricca di tutti gli effetti desiderabili e richiesti. Resta da parlare del bravissimo Renato Cesari (Lescaut), e di Alfonso Marchica (Conte), Oslavio di Credico (Guillot) ed Ernesto Vezzosi (Bretigny), così come di Angelina Arena, Giambruna Rizzardini, Graziella Dondi, per ciascuno dei quali non possiamo che ripetere quanto in precedenza è stato favorevolmente già detto, compreso il regista Frank De Quell, con tutto il riconoscimento della importanza che tutte le parti giustamente vantano alla riuscita finale e complessiva dello spettacolo.

Per il quale spettacolo, in conclusione, non c'è che da segnalare, dopo la "terribile prova" della "prima", un grado di raggiunta maturazione che nel clima disteso e bene augurale del Capodanno ha deciso della sua sorte: un successo di entusiasmo, in crescendo fino alla fine, con ripetute chiamate al Direttore, alla signora Carteri, al Campora, e agli altri tutti (anche la scena festeggiava la giornata: questa volta nel secondo atto, la tavola è stata apparecchiata dopo che c'era stata una tazza di caffè per tutti).

Giuseppe Massera

IL GAZZETTINO

Rosanna Carteri colpita da tracheite

Padova, 6 gennaio

Dopo il personale successo di pubblico e di critica della "*Manon*" di Massenet al «Regio» di Parma, il soprano Rosanna Carteri, a causa di una tracheite, non ha potuto essere in scena per la terza rappresentazione dell'opera, che doveva essere ripresa dalla televisione.

La cantante è stata visitata dal medico di fiducia, prof. Michele Arslan, che le ha ordinato dieci giorni di riposo. Conseguentemente, la Carteri è tornata subito a Padova, e non potrà nemmeno prendere parte, l'8 gennaio all'"*Otello*", al teatro «Petruzzelli» di Bari, per l'inaugurazione della stagione lirica.

Martedì 7 Gennaio 1964

CORRIERE DELLA SERA

Riposo assoluto a Padova per Rosanna Carteri

Padova, 6 gennaio

– Martedì 31 Dicembre 1963

il Resto del Carlino

LA STAGIONE LIRICA

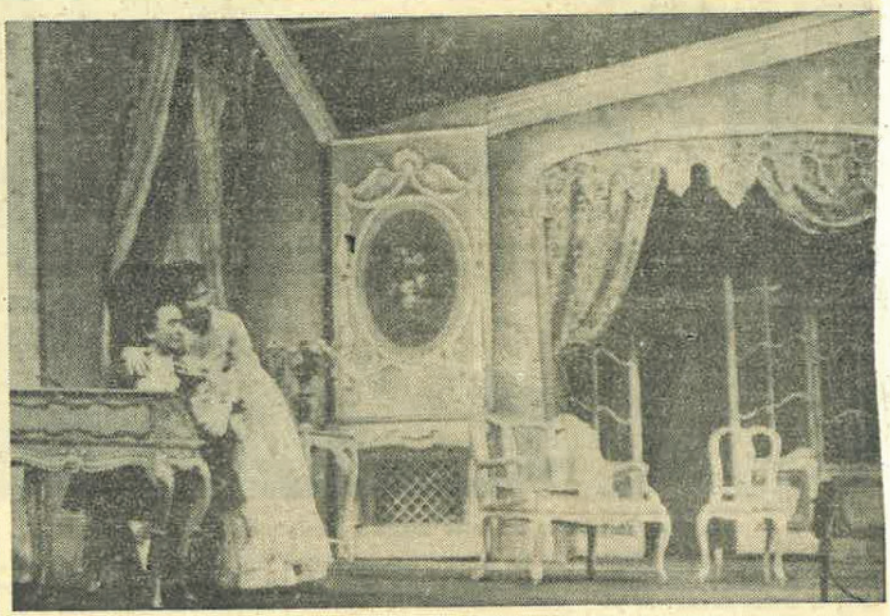
«Manon» con moderazione non convince al Teatro Regio

Protagonista la Carteri, al cui fianco ha cantato il tenore Campora - Ha magistralmente diretto Francesco Molinari Pradelli

Seconda opera d'un cartellone che vistosa preferenza ha palesamente dirottato sul binario donizettiano, con pari oblio delle imprescindibili ricorrenze mascagniane (pensandosi a torto che le commemorazioni hanno sapore solo se odorano di domestico), è andata in scena ieri sera Manon: elegante intermezzo di fattura transalpina, pertanto, ai concitati temi verdiani ormai dissoltisi nel crepuscolo celebrativo, ed agl'imminenti scrosci di freschezza e tragedia donizettiana. Viene così a porsi, Manon, in questa stagione, fra il robusto dire di un Verdi che inizia a programmare e lo spumeggiante incedere d'un Donizetti, fraseggiatore agile e svettante. Non s'è trovato posto per Mascagni, in un teatro che ha presunzioni di innegabile vis d'avanguardia. Si è persa un'occasione per tenere il passo di quell'élite alla quale si vorrebbe appartenere e che, per molti aspetti, non trova certamente Parma impreparata al ruolo.

Di questo Massenet v'ha poco a dire. L'opera lo rivelò ottant'anni or sono al pubblico dell'Opéra-Comique: lo consacrò alla popolarità che né il Don César de Bazan né l'Herodiade avevano sino ad allora maturato, gli diede quella reputazione che gli accademici grand-opéras fino ad allora meditati non avevano consentito. La critica, al contrario dell'immediato e clamoroso plebiscito popolare, non fu unisona: alcuni tuonarono contro il musicista che non aveva «sentito» e fatto proprio il testo letterario, altri invece notarono l'ispirato disegno, condannando i primi che non avevano compreso come il giudizio complessivo dovesse giustamente prescindere dalle intenzioni dell'opera letteraria stessa. Manon risultò così opera mirabilmente compiuta, proprio perchè rifuggì dal ricalcare gli intricati schemi passionali, la problematica morale del romanzo di Prévost, abbandonandosi invece all'onda del pur facile sentimento, comunque mai volgare e sempre colmo di languida poesia.

L'assenza — nella musica massenettiana — d'ogni introspettiva volontà e d'ogni problematica psicologica, allontana quest'opera dall'originale fonte d'ispirazione, ma rivela altresì la felice fusione con lo spirito dell'epoca in cui essa fiorì. E' per questo — e lo diciamo senza preamboli — che l'esecuzione vocale di ieri sera non ci ha del tutto ammaliati. La storia del palcoscenico ci tramanda grandi interpretazioni di Manon che hanno rivissuto, per la scena, il clima pieno della Terza Repubblica, la galanteria frivola ed elegante di quegli anni, la passionalità che accendeva Des Grieux al solo sguardo, il fascino travolgente d'una fine secolo che nella gentile Manon trovava specchio d'ideali. Rosanna Carteri indossava quelle vesti, ma l'eccellenza della sua linea canora, la purezza delle emissioni, la sofferenza troppo intima d'una creatura che ama la vita, i piaceri e ad essi s'abbandona, lo stile fin troppo ricercato d'una interpretazione fin'anco egoisticamente condotta, senza mai un abbandono, senza quel calore che evidenzia gli ideali massenettiani e li tramanda a noi — di là da quell'epoca — con senso di poesia, non ci sono parsi elementi sufficienti per tonificare un personaggio che vive, sente, palpita sulla scena e la riempie, suscita emozioni e trascina. La Carteri, fors'anche per il colore vocale stesso che non è dei più propri alla fascinosità della musica francese, ha stilizzata la figura protagonista, ha vegetato attorno al «picciol desco», con grande signorilità, con geometrica precisione, mai però indulgendo ad uno slancio di convinto temperamento. Della linea vocale, come s'è detto, non v'è da commentare. Ma Manon si accetta anche con minori qualità: purchè reciti, dica, parli al pubblico.



Rosanna Carteri e Giuseppe Campora in una scena di «Manon» rappresentata ieri sera al teatro Regio. (Foto Amati-Bettati)

Accanto a lei, nelle vesti di colui che avrebbe dovuto cedere alla travolgente passione, il tenore Giuseppe Campora: prestante di figura, scenicamente disinvolto, vocalmente positivo per linea, materiale, dizione e temperamento, quanto basta per un Des Grieux da applaudirsi. Bene, anche se un tono sotto, il baritono Renato Cesari nelle vesti di Lescaut e, ciascuno nel proprio ruolo, Alfonso Marchica (dignitosissimo conte Des Grieux), Oslavio Di Credico (Guillot), Angelina Arena, Gianbruna Rizzardini, Graziella Dondi.

La regia di Frank De Quell s'appoggiava, anzichè all'annunciato nuovo allestimento, a tele del 1912: antiquate e lise, sciatte e scolorite nelle quali personaggi e coro (puntualissimo sotto la guida del maestro Tagini) si sono mossi di conseguenza. Sul podio era ancora Francesco Molinari Pradelli, una sicurezza per il palcoscenico, un chiaro esempio di capacità direttiva per l'orchestra condotta a scaturire il più riposto fascino dal testo musicale, al di là di retorici bizantinismi, con il chiaro intento di fare con serietà della buona musica: e c'è riuscito, pur avendo tolto alla serata la spettacolarità coreografica della «gavotta» e del «minuetto» abbandonati alla sola onda sonora.

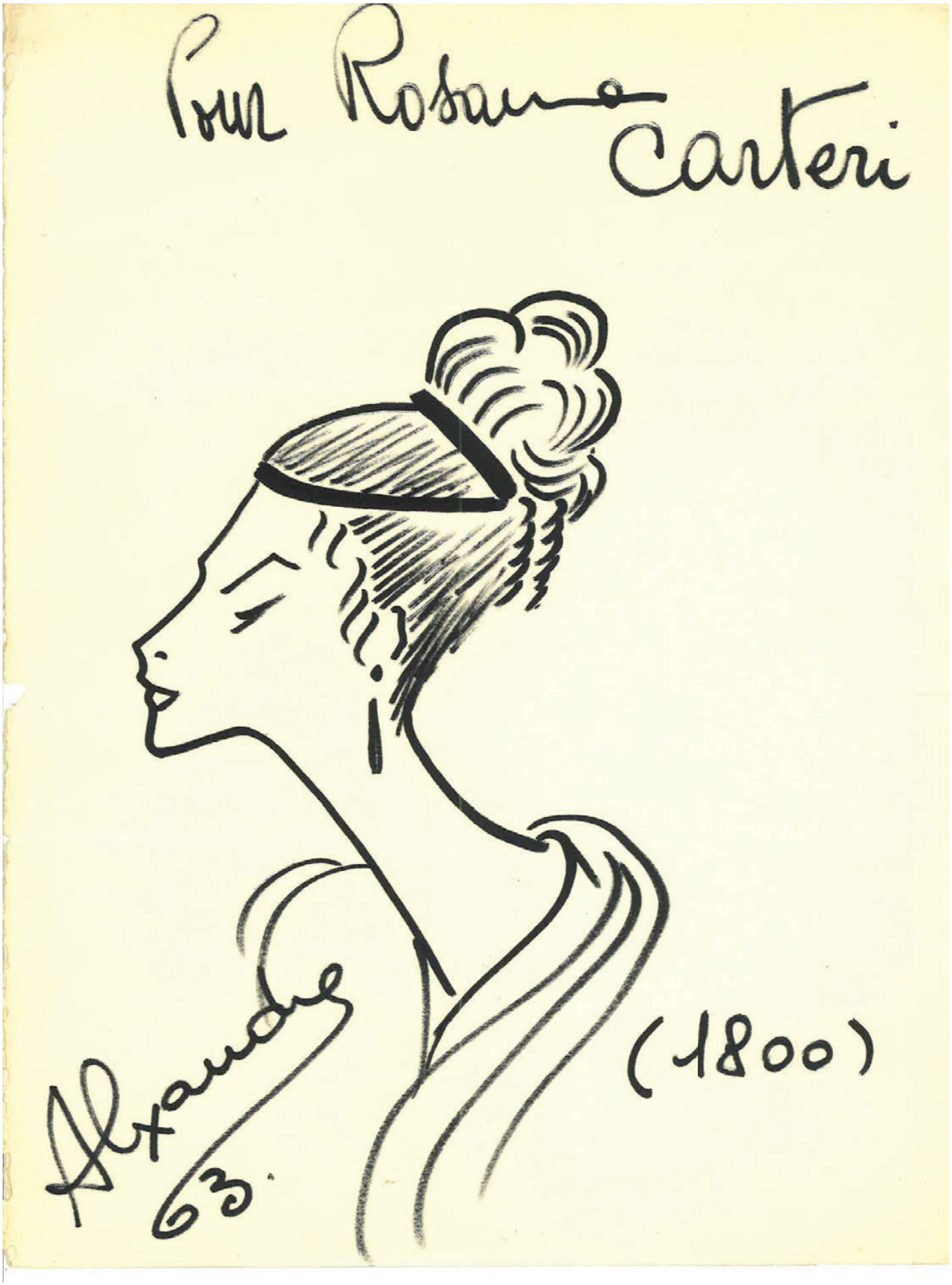
Successo dapprima tiepido e via via più convinto con applausi contrastati e non sempre nutriti.

i. all.

Rosanna Carteri - Archivi Web

Anno 1963
Documenti vari

1963-02 – Il Linguaggio dei Fiori – Renzo Rossellini – Donna Rosita/Debutto – Milano – Teatro Piccola Scala
Disegno Pettinatura - Alexandre



TEATRO ALLA SCALA

ENTE AUTONOMO

PICCOLA SCALA

Rappr. N. 6 — STAGIONE LIRICA 1962 - 63 — Per gli abbonati al Turno N: n. 2 / Per gli abbonati alle 'Prime': n. 5

VENERDI 8 FEBBRAIO 1963 - alle ore 21.15

PRIMA RAPPRESENTAZIONE ASSOLUTA

IL LINGUAGGIO DEI FIORI

(DONNA ROSITA NUBILE)

Poema grandioso del Novecento
diviso in vari giardini con scene di canto e di ballo
di FEDERICO GARCIA LORCA
Musica di

RENZO ROSSELLINI

(Proprietà G. Ricordi & C.)

Personaggi e interpreti

Donna Rosita	ROSANNA CARTERI	Madre delle Zitelle	JOLANDA DI TASSO
La Governante	FEDORA BARBIERI	Prima Alola	EDITH MARTELLI
La Zia	LUISA MALAGNINA	Seconda Alola	MADDALENA BONIFACCIO
Prima Manola	ANNA NOVELLI	Lo Zio	ROLANDO PANERAI
Seconda Manola	JEDA VALTRIANI	Il Cugino	ALVINIO MISCIANO
Terza Manola	ANNAMARIA CAVALLINI	Don Martino	FRANCO CALABRESE
Prima Zitella	ANGELINA ARENA	Un giovane	FRANCO RICCIARDI
Seconda Zitella	MARGHERITA BENETTI	Un facchino	CARLO FORTI
Terza Zitella	STEFANIA MALAGÙ	Una voce	WALTER GULLINO

Maestro concertatore e direttore

PIERO BELLUGI

Regia di
MARGHERITA WALLMANN

Bozzetti e figurini di
GEORGES WAKHEVITCH

Direttore dell'allestimento
NICOLA BENOIS

Assistente alla regia
ANTONELLO MADAU DIAZ

Scene realizzate da
ANTONIO MOLINARI

Maestro collaboratore
ANTONIO TONINI

Direttore musicale del palcoscenico
TOMASO JAPPELLI

Maestro rammentatore
LUCIANO SERENO

Direttore dei servizi tecnici
GIULIO LUPETTI

Capo reparto marchigiani
LUIGI PIAZZI

Capo servizio costruzioni
CARLO IOMINA

Capo della sartoria
MARIO SECCHI

Attrezzerie del Teatro alla Scala - Calzature Pedrazzoli

PREZZI

Palchi esauriti in abbonamento — Ingresso ai palchi L. 2500

Poltrona di platea compreso l'ingresso L. 8000 — **Poltroncina di platea** compreso l'ingresso L. 4000
Poltroncina di balconata » » L. 1000 — **Numerato di balconata** » » L. 500

Ingresso di balconata L. 350

A tutti i prezzi suesposti va applicato il diritto erariale 15% e E. G. E. 3,50%.

La biglietteria del Teatro è aperta dalle ore 10 alle 12,30 e dalle 15 alle 18,30

IN PLATEA NON VI SONO POSTI IN PIEDI

E' prescritto l'abito da sera per la platea e per i palchi

Durante l'esecuzione dello spettacolo è vietato accedere alla platea e alla balconata. E' pure vietato muoversi dal proprio posto prima della fine di ogni atto.
Gli indumenti e gli altri oggetti depositati alle guardarobe non possono essere ritirati che negli intervalli tra gli atti o alla fine dello spettacolo.
Il pubblico è pregato di uniformarsi alle disposizioni che vietano l « bis ».
Per disposizione prefettizia è assolutamente vietato agli spettatori di accedere a qualsiasi posto della sala (platea e balconata) con cappelli, ombrelli, pellicce, bastoni, ombrelli e simili.
Per disposizioni del regolamento sulla vigilanza dei teatri il pubblico può lasciare la sala, alla fine dello spettacolo, da tutte indistintamente le porte d'uscita.

Il teatro si apre alle ore 20,30

OFF. GRAFICHE MANIFESTI CONFALONIERI - Milano - Via Francesco d'Assisi, 17 - Tel. 64.80.12

1963-11 – Il Linguaggio dei Fiori – Renzo Rossellini – Donna Rosita – Monte Carlo – Opéra
Disegno Pettinatura - Alexandre



1963-11 – Il Linguaggio dei Fiori – Renzo Rossellini – Donna Rosita – Monte Carlo – Opéra
Libretto Festa Nazionale Monaco

19 Novembre 1963



OPÉRA DE MONTE-CARLO

Hommage
à
Leurs Altesses Sérénissimes
le Prince Rainier III
et la Princesse Grace
de Monaco

Fête Nationale de la Principauté de Monaco

Mardi 19 Novembre 1963

Pour la première fois à Monte-Carlo

Il Linguaggio dei Fiori

(Donna Rosita Nubile)

Poème de Grenade en trois actes de FEDERICO GARCIA LORCA
Traduction Italienne de VITTORIO BODINI
Musique de RENZO ROSSELLINI

Donna Rosita	.....	Mlles ROSANNA CARTERI
La Governante	.....	FEDORA BARBIERI
La Zia	.....	LUISA MALAGRIDA
La Prima Manola	.....	ANNA NOVELLI
La Seconda Manola	.....	EDITH MARTELLI
La Terza Manola	.....	MADDALENA BONIFACCIO
La Prima Zitella	.....	ANGELINA ARENA
La Seconda Zitella	.....	MARGHERITA BENETTI
La Terza Zitella	.....	STEFANIA MALAGÙ
La Madre delle Zitelle	.....	JOLANDA DI TASSO
La Prima Aiola	.....	EDITH MARTELLI
La Seconda Aiola	.....	MADDALENA BONIFACCIO
Lo Zio	.....	MM. DINO MANTOVANI
Il Cugino	.....	ALVINIO MISCIANO
Don Martino	.....	FRANCO CALABRESE
Un Giovane / *Una voce*	.....	MARIO BIGAZZI
Un Facchino	.....	HENRI BODINI

L'ORCHESTRE NATIONAL DE L'OPÉRA DE MONTE-CARLO
dirigé par
Le Maître PIERO BELLUGI

Mise en scène de Mme MARGHERITA WALLMANN

Décors et costumes du Théâtre « Alla Scala » de Milan
d'après les maquettes de M. GEORGES WAKHEVITCH

(Editions Ricordi)

Premier Acte

A Grenade en 1880...

Rosita, ayant perdu ses parents, vit chez son oncle et sa tante, « un oncle et une tante qui valent un trésor ». La gouvernante qui l'a élevée, s'occupe toujours d'elle avec la plus grande tendresse.

Les fleurs sont la passion de l'oncle et, de toutes ses fleurs, une rose est son chef-d'œuvre : « vermeille comme le sang » au matin, « épanouie et fière comme le corail » à midi, « blanche de la pâleur d'un visage romantique » quand vient le soir, « elle s'effeuille pétale par pétale » la nuit.

Un jour, tandis que Rosita se promène, à l'Alhambra, avec ses amies, les « Manole », son cousin, à qui elle est fiancée, entre à la maison, désespéré. Il fait lire à la tante une lettre de ses vieux parents qui le rappellent à Tucuman, en Argentine, son père se sentant trop vieux a besoin d'aide pour travailler leurs terres.

Affolé, le jeune homme, très épris de Rosita, voudrait l'épouser sur l'heure et l'emmener avec lui. Mais la tante n'est pas de cet avis. Ils sont encore si jeunes. Rosita attendra son retour — qu'il assure d'abord son avenir.

Le cousin doit, lui-même, en parler à Rosita. Leur entretien est plein de tendresse, de douces promesses et de serments. Ils acceptent de se séparer, mais ce ne sera pas pour longtemps et lorsqu'ils se retrouveront ce sera pour toujours.

Alors, Rosita prend le livre du langage des roses et lit : « Quand elle s'épanouit au matin, elle est vermeille comme le sang... Et lorsque la nuit entonne son blanc cor métallique... elle s'effeuille lentement ».

Deuxième Acte

Nous sommes en 1900...

Des années ont passé et le cousin est toujours absent.

Rosita « aura bientôt les cheveux blancs qu'elle mettra encore les rubans de satin à sa chemise de mariée ».

C'est aujourd'hui sa fête et la gouvernante lui offre une breloque précieuse, et malgré que l'oncle souffre à l'idée que l'on coupe ses roses, la tante a permis à Rosita d'en cueillir quelques-unes.

Trois vieilles filles, les « Zitelle », accompagnées de leur mère, lui apportent un cadeau, suivies des deux filles du photographe Aiola, qui sont espiègles autant que les vieilles filles sont sérieuses.

On bavarde... On fait un peu de musique...

Rosita demande à une des Zitelle de se mettre au piano pour lui jouer Ce que disent les fleurs : « *Mille fleurs sont mille amours pour les cœurs qui aiment... Les fleurs ont un langage que les femmes amoureuses savent comprendre* » et Rosita chante : « *Dans le matin lumineux, une rose s'est épanouie, si rouge était son sang que la rosée s'enfuit...* » « *... la rose s'est épanouie, mais le soir tombait déjà...* »

Depuis le départ du cousin, Rosita, inlassablement, guette le facteur. Enfin le courrier tant attendu arrive. C'est une lettre de son cousin qui lui dit devoir encore retarder son retour, mais cependant, il ne veut plus renvoyer leurs noces, ils se marieront par procuration et il la rejoindra plus tard.

L'oncle a cueilli son chef-d'œuvre, pour Rosita, la seule rose aux couleurs changeantes, rouge comme le corail. S'il avait tardé à la couper, il la lui aurait offerte blanche, tandis, qu'ainsi, elle garde toute l'ardeur de la jeunesse.

Rosita contemple la rose.

En l'honneur de la future mariée, la Zitella se remet au piano et tous, dans la joie, chantent et dansent.

Troisième Acte

En 1910...

Dix ans sont passés. L'oncle est mort en n'ayant toujours pensé qu'à ses roses. Il est parti couvert de dettes, car il a dépensé tout son avoir et hypothéqué sa maison pour que Rosita ait son trousseau et ses meubles.

Mais la maison ne leur appartient plus et l'heure est venue pour les trois femmes de la quitter.

La tante et la gouvernante condamnent avec amertume la conduite du cousin. La procuration de mariage n'arrivait jamais et pour cause... le cousin, là-bas, s'était marié depuis huit ans.

Qui voudra maintenant de cette pauvre Rosita, fanée et vieillie avant l'âge par la trop longue attente ?

Don Martino, poète par vocation, maître d'école par nécessité, vient rendre visite. A la vue de sa misère, la gouvernante s'abandonne à une violente diatribe contre les riches qu'elle voue aux enfers. La tante l'apaise. Alors la gouvernante rêve de leur entrée au Paradis : elles auront, pour elles, un beau fauteuil de satin bleu, un éventail rouge, Rosita se balancera sur une escarpolette de jasmin et de romarin, et, derrière elles, apparaîtra l'oncle tout couvert de roses...

Désormais la maison est vide. Les hommes ont terminé le déménagement.

Rosita tient un paquet de lettres. Les pieux mensonges de la tante ne la trompaient pas : elle sait tout de son cousin qu'elle a aimé plus que sa vie et qu'elle continue d'aimer, malgré tous. Elle ne se fait plus aucune illusion sur son mariage. « Je suis comme je suis — dit-elle — et ne peux changer. La seule chose qui me reste est ma dignité. Ce que j'ai dans le cœur n'est qu'à moi ».

La nuit tombe. Les trois femmes vont quitter la maison. Dehors le vent se déchaîne et, s'il ne cesse, pas une rose ne survivra. Il pleut aussi. Tant mieux, personne ne sera aux fenêtres pour les voir partir. « Et quand la nuit tombe, elle s'effeuille tout doucement » sont les dernières paroles de Rosita.

La pièce est déserte, le vent fait voler les rideaux blancs...

Federico GARCIA LORCA

Federico Garcia Lorca, né à Fuentevaqueros en 1899, mort fusillé pendant la guerre civile à Granada en 1936, est non seulement considéré comme le plus grand poète espagnol du siècle, mais aussi comme un des talents les plus lumineux dans le domaine des lettres et du théâtre dramatique du monde.

Il aima la musique et la peinture. Il a recueilli beaucoup de chants populaires de son pays et il a été un dessinateur de grande fantaisie.

Ami fraternel de Manuel de Falla, il fonda avec ce célèbre compositeur l'orchestre Betica, qui eut une renommée internationale.

Ses poésies, son *Romancero Gitane* sont considérés comme les pages les plus inspirées de notre temps.

Pour le théâtre, il a écrit des œuvres d'une puissante force dramatique et d'une immense poésie. Il suffit de penser à *Mariana Pineda, Noces de sang, Yerma, La Maison de Bernarda...*

Doña Rosita ou *Le Langage des Fleurs* mis en musique par Renzo Rossellini, en 1962, a été l'avant dernière œuvre théâtrale de Federico Garcia Lorca ; il l'a écrite en 1935, un an avant sa mort.

Parmi toutes ses œuvres, *Doña Rosita* tient une place particulière, c'est un « poème » aux teintes crépusculaires, une analyse subtile, délicieuse de l'âme féminine, une histoire empreinte de tous les parfums et couleurs des jardins de Grenade.

Les tragiques événements politiques de la guerre civile espagnole dont Federico Garcia Lorca a été la victime ont retardé l'avènement de sa gloire qu'aujourd'hui son pays lui consacre, fier de ce fils qui est devenu poète universel.

Sa disparition prématurée fut une perte irréparable pour la poésie contemporaine.

Margherita WALLMANN

Margherita Wallmann est considérée une des plus célèbres metteurs en scène de notre temps. Elle a eu le bonheur et le privilège de travailler avec le grand Max Reinhardt.

Le nom de Margherita Wallman peut s'associer à celui du poète et du compositeur, car c'est elle qui eut l'inspiration de porter, au théâtre lyrique, le poème de Federico Garcia Lorca.

Les grandes scènes lyriques telles que la Scala de Milan, le Metropolitan Opera de New-York, le Théâtre Colon de Buenos-Ayres, l'Opéra de Paris, l'Opéra de Berlin, le Covent Garden de Londres, l'Opéra de Chicago, l'Opéra de Rome, la Télévision Italienne, etc... ont fait appel à son talent de metteur en scène pour remonter les grands ouvrages du répertoire classique ainsi que des œuvres modernes et des créations.

Renzo ROSSELLINI

Renzo Rossellini, membre de l'Académie Nationale de Santa Cecilia, est né à Rome en 1908. Durant les années 1933-1934, il dirigea le Conservatoire de Varese. En 1938, il devint critique musical du journal *Il Messagero* de Rome. En 1940, pour ses mérites, il eut l'honneur de succéder à Pietro Mascagni à la chaire de haute composition du Conservatoire Rossini de Pesaro. Indépendamment de l'Académie Nationale de Santa Cecilia, il a été élu membre de l'Académie Cherubini de Florence, Vice-Président de la Société italienne des Auteurs et Editeurs, ainsi que Membre de la Commission Nationale pour l'Unesco.

Ses œuvres lyriques ont été représentées dans les principaux théâtres du monde : en Italie, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Espagne, au Portugal, en Egypte, en Finlande, etc... Mentionnons les opéras : *La Guerra* et *Il Vortice* (Le Tourbillon) créés au San Carlo de Naples, en 1956 et 1958, *Le Campane* (Les Cloches), première œuvre originale télévisée représentée en Italie, en mai 1959, dont il écrivit également les livrets ; *Uno Sguardo dal Ponte* (Vu du pont) d'Arthur Miller, à l'Opéra de Rome, en 1961 ; *Il Linguaggio dei Fiori* (Le Langage des Fleurs) composé à Monaco en 1962, a été créé à la Scala de Milan, le 8 février 1963.

Toujours pour le théâtre, les ballets : *Racconto d'Inverno* (Théâtre alla Scala, 1955), *La Danza di Dassine* (Théâtre de l'Opéra de Rome, 1950), *Canti del Golfo di Napoli* (Théâtre de l'Opéra de Rome, 1955). Les musiques de scène pour *Le Carrosse du Saint-Sacrement* de Mérimée, *Le Chandelier* de Musset, *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, pour les mises en scène de Luchino Visconti.

Parmi les nombreuses compositions d'orchestre et de musique de chambre exécutées avec retentissement dans les salles de concerts européennes et d'Amérique, on peut mentionner le cycle *Pagine Romane* (Stornelli della Roma bassa, Stampa della vecchia Roma, Roma cristiana), *Vangelo Minimo, Canzone del Ritorno, Canti della terra di Lombardia, Canto di Paluda, Preludio per l'Aminta del Tasso*, etc...

Renzo Rossellini composa également la musique de film de *Rome ville ouverte, Le Général della Rovere, Allemagne an Zero, La Chartreuse de Parme, La Peur*, et combien d'autres. En 1947 et en 1948, il fut honoré du Prix de la Critique Italienne (Nœud d'Argent) couronnant les meilleures œuvres musicales ; en 1960, le Prix " Golden Gate " du Festival de San Francisco ; en 1961, le Prix de la meilleure production décernée par l'Association des Compositeurs italiens, pour l'activité musicale d'un compositeur.

En bibliothèque, *Polemica Musicale* a été édité en 1962 par les Editions Ricordi et *Pagine di un Musicista* paraîtra très prochainement.

C'est au cours de ses séjours prolongés en Principauté de Monaco que Renzo Rossellini a puisé l'inspiration de la plupart de ses œuvres musicales et littéraires.

Ce spectacle a été réalisé
sous la direction
de
M. Maurice Besnard
Directeur
de l'Opéra de Monte-Carlo

CETTE PLAQUETTE, TIRÉE A CINQ CENTS EXEMPLAIRES, TOUS NUMÉROTÉS, A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER LE 19 NOVEMBRE 1963 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MONÉGASQUE A MONTE-CARLO.

EXEMPLAIRE N° 405